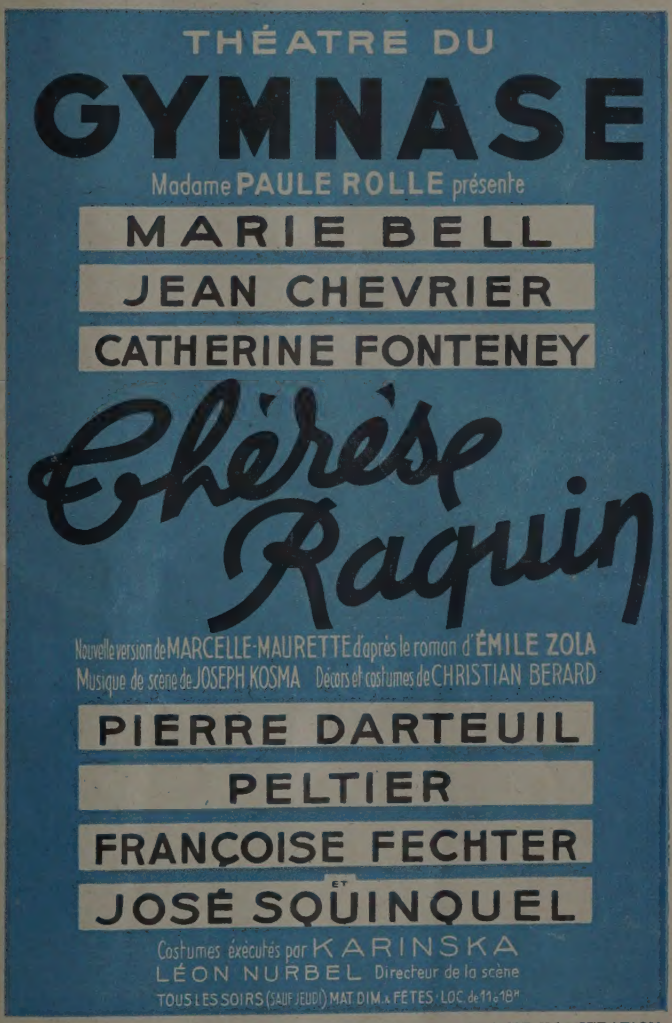
NUMÉRO 21

Illinois U Library

15 OCTOBRE 1948

France ILLUSTRATION

LITTÉRAIRE ET THÉATRALE



Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec « FRANCE-ILLUSTRATION ».

FRANCE-ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Mme Raquin Thérèse Laurent
Camille

Laurent Camille Thérèse
Grivet Mme Raquin Michaut

Laurent Thérèse

1 CAMILLE, présentant. — *Laurent, mon meilleur ami. Ma femme.*

THÉRÈSE. — ... *Bonsoir...* (PREMIÈRE PARTIE, DEUXIÈME TABLEAU.)

2 GRIVET. — *Monsieur Michaut, je vous ferai observer qu'il ne me reste plus que deux dominos !*

MICHAUT. — *Mais moi aussi, monsieur Grivet !* (PREMIÈRE PARTIE, TROISIÈME TABLEAU.)

3 THÉRÈSE. — *C'est toi, le soleil...* (PREMIÈRE PARTIE, QUATRIÈME TABLEAU.)

4 Mme RAQUIN. — *Je vous bénis au nom de Camille...* (DEUXIÈME PARTIE, SEPTIÈME TABLEAU.)

5 LAURENT. — *Mais regarde donc !... C'est la lanterne !...* (DEUXIÈME PARTIE, SIXIÈME TABLEAU.)

Thérèse Grivet
Mme Raquin Laurent Michaut

Thérèse Laurent

Illinois U Library

THÉRÈSE RAQUIN

Pièce en trois parties et douze tableaux

de MARCELLE-MAURETTE

Adaptation nouvelle d'après le roman d'Émile ZOLA

...« *Il fut un temps où, dès que le crâne était vide de cervelle, l'homme mourait, et tout était fini ; mais, aujourd'hui, avec vingt blessures mortelles à la tête les morts ressuscitent et viennent hardiment nous chasser de nos sièges. C'est là une chose plus étrange que le meurtre lui-même.*

Shakespeare, *Macbeth* (ACTE III ; SCÈNE PREMIÈRE).

Cette pièce a été représentée la première fois en juin 1947 par la Compagnie MARIE BELL, en tournée officielle en Amérique du Sud, et créée à Paris au Théâtre du Gymnase le 10 avril 1948, sous la direction de Mme Paule ROLLE. Mise en scène de Jean MEYER, sociétaire de la Comédie-Française. Jeux de lumière de Boris KOCHNO. Décors et costumes de Christian BÉRARD. Musique de Joseph KOSMA.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1948 by MARCELLE-MAURETTE.

PERSONNAGES :

	en Amérique du Sud	à Paris
Laurent	*Jean CHEVRIER*	*Jean CHEVRIER*
Camille Raquin	*Jean MEYER*	*José SQUINQUEL*
Grivet, employé-chef des services administratifs de la gare d'Orléans.	*THERVAL*	*Robert DARTEUIL*
Michaut, commissaire de police en retraite	*Léo PELTIER*	*Léo PELTIER*
Thérèse Raquin	*Marie BELL*	*Marie BELL*
Mme Raquin	*Louise CONTE*	*Catherine FONTENEY*
La fille	*F. ENGEL*	*F. FECHTER*

Voix - L'orgue de Barbarie - Les pas
et
le Passage.

... Au bout de la rue Guénégaud, lorsqu'on vient des quais, on trouve le passage du Pont-Neuf, une sorte de corridor étroit et sombre qui va de la rue Mazarine à la rue de Seine. Ce passage a trente pas de long et deux pas de large, au plus ; il est pavé de dalles jaunâtres, usées, descellées, suant toujours une humidité âcre ; le vitrage qui le couvre, coupé à angle droit, est noir de crasse. Par les beaux jours d'été, quand un lourd soleil brûle les rues, une clarté blanchâtre tombe des vitres sales et traîne misérablement dans le passage. Par les vilains jours d'hiver, par les matinées de brouillard, les vitres ne jettent que de la nuit sur les dalles gluantes, de la nuit salie et ignoble.

Le soir, trois becs de gaz, enfermés dans des lanternes lourdes et carrées, éclairent le passage. Ces becs de gaz, pendus au vitrage sur lequel ils jettent des taches de clarté fauve, laissent tomber autour d'eux des ronds d'une lueur pâle qui vacillent et semblent disparaître par instants. Le passage prend l'aspect sinistre d'un véritable coupe-gorge ; de grandes ombres s'allongent sur les dalles, des souffles humides viennent de la rue ; on dirait une galerie souterraine vaguement éclairée par trois lampes funéraires.

Il y a quelques années, se trouvait là une boutique dont les boiseries d'un vert bouteille suaient l'humidité par toutes leurs fentes. L'enseigne, faite d'une planche étroite et longue, portait en lettres noires, le mot Mercerie *et sur une des vitres de la porte était écrit en lettres rouges un nom de femme :* THÉRÈSE RAQUIN...

EMILE ZOLA.

à MARIE BELL.

PREMIÈRE PARTIE

PREMIER TABLEAU

Musique... Les trois coups. Le rideau du théâtre se lève dans le noir. Les pas vont, s'éloignent... Silence. Puis, graduellement, la lumière s'allume au centre...

On découvre peu à peu la boutique, peinte sur un rideau de tulle, comme à travers un brouillard.

Elle est noire, divisée en quatre vitres à petits carreaux : deux « côté cour », le magasin ; deux « côté jardin » voilées d'un rideau, la chambre. Au-dessus, le croissant entresolé où couche Mme Raquin. Surplombant le tout, le vitrage. De lui tombera, le jour, une lumière blafarde d'aquarium ; la nuit, un reflet fantomatique d'étoile. La lanterne ajoute sa flaque verte.

Au delà, inaccessible, éblouissant, le ciel.

Venant du « côté cour » entrent Camille et Laurent. Camille, interminable, déjà voûté, caparaçonné de cache-nez, de tricots, le haut de forme en arrière, retenu par d'énormes oreilles, blondasse. Sur le tout, un parapluie vert. Laurent, beau garçon, le teint frais, les dents belles, un reste de paysannerie sous un vernis d'artiste, brun. Comme Camille, le haut de forme usé, le paletot noir et les pantalons collants des parfaits employés du Second Empire.

Soir d'hiver. Il pleut...

CAMILLE. — C'est là.

LAURENT. — Je ne vois rien.

CAMILLE. — Le brouillard. (Il tousse.)

LAURENT. — Où sommes-nous ?

CAMILLE. — Passage Pont-Neuf : rue Mazarine, rue de Seine.

LAURENT. — Cette odeur de vase... ?

CAMILLE. — Le fleuve.

Un petit temps.

LAURENT, il regarde autour de lui. — Tu habites ici...

CAMILLE. — Tu connais maman ! Ça l'avait remuée de quitter Vernon, son petit jardin... Moi, je m'ennuyais, il me fallait Paris. Et puis, quoi ! nous avons 2.000 francs de rente ! Elle me devait bien ça pour avoir avalé toutes ses tisanes ! Elle a voulu choisir toute seule. Et elle a déniché ça : un caveau !

LAURENT. — Oui...

CAMILLE. — D'abord, j'ai crié. Mais elle a peur,

mon vieux. Peur pour moi ! Le bruit, les voitures... Oh ! tu vas la voir ; elle n'a pas changé : j'ai sept ans et j'en suis à la coqueluche ! Je sais bien que c'est embêtant, mais qu'est-ce que tu veux : si je me mets en colère, j'en ai pour une semaine de lit. Après tout, c'est elle qui reste à la boutique : moi, je pars au bureau à 7 heures, je rentre à 8. Le soir, à 10 heures, on met les volets. Je mange, je me couche. Je me fiche bien des saisons. Pour moi, l'été, c'est une migraine ; l'hiver, une bronchite. Alors ! (Il crache.)

LAURENT, il regarde toujours. — C'est effrayant...

CAMILLE. — Tu n'as pas l'habitude. Le jour, on voit du monde. Surtout quand il pleut. Tiens, aujourd'hui, les gens ont dû défiler...

LAURENT. — Je ne sais pas pourquoi... J'éprouve un malaise...

CAMILLE. — Le vitrage. Tu es comme Thérèse. La première fois que nous sommes entrés, il a fallu que je la pousse.

LAURENT. — Thérèse ?

CAMILLE. — Tu ne te rappelles pas ? Ma cousine. A dix ans, elle jouait avec nous.

LAURENT. — Ah ! oui : une petite fille douce, presque muette ?

CAMILLE. — C'est ça. Oh ! elle est toujours douce.

LAURENT. — Et qui criait si fort sous les arbres quand elle se croyait seule ?

CAMILLE. — Thérèse ! Qu'est-ce que tu racontes ? Elle a toujours parlé comme dans de l'ouate. C'est même agaçant.

LAURENT. — Alors, je confonds.

CAMILLE. — Sûrement ! Je me suis marié avec elle : elle était là. Et puis ça faisait plaisir à maman. Entre nous (ongle aux dents) pas ça de tempérament. Tu me diras que ça vaut mieux : j'ai besoin de me ménager. Mais... Chut !

LAURENT. — Quoi ?

CAMILLE, bas. — Regarde donc... Là-bas... La fille, sous la troisième lanterne... Une robe rose et des bas noirs...

LAURENT. — Ah ! oui ?

CAMILLE. — Elle t'a vu... Elle se retrousse... (Rire de Laurent.) Oui... Tu ne fais pas attention à ces choses-là, toi... Tu es fort... Tu dois les avoir toutes...

LAURENT. — Idiot !

CAMILLE. — Avec ça ! Quelquefois, j'ai bien envie d'en tâter une, tu sais... Pour voir...

LAURENT. — Essaie.

CAMILLE. — Vingt sous ! Et si elles me flanquent une maladie ? Michaut dit qu'elles sont toutes pourries !

LAURENT. — Michaut ?

CAMILLE. — Un vieil ami. Tu le connaîtras : il vient chez nous tous les jeudis. On fait un domino en trois cents. Un ancien commissaire de police. Il y a aussi Grivet, un employé de chez nous, un ancien. Je le ménage. Si je pouvais le remplacer un jour... Il gagne 2.000 par an ! Après tout, je suis bien plus jeune que lui, il faudra bien qu'il meure... Oui, viens le jeudi. Tu t'amuseras. Qu'est-ce que tu regardes ?

LAURENT. — Ta maison. On vient d'allumer une lampe...

En effet, depuis quelques secondes a monté la triste lumière d'une lampe à huile à abat-jour sombre. Comme dans une brume, à travers les petits carreaux de la boutique, on distingue deux visages, aux deux côtés d'un comptoir noir. Ce sont des femmes. L'une est vieille, en bonnet de veuve, robe de deuil ; l'autre, jeune, frange sur le front, chignon brun, en robe noire à pouf, à peine soulignée de blanc au col montant, aux manches longues. Assises, la vieille tricote, un éclat de lumière dans les lunettes ; la jeune, les mains vides, regarde la nuit, fixement...

CAMILLE. — Ma mère... Tu la reconnais ?

LAURENT. — Et... cette jeune femme ?

CAMILLE. — La mienne ! (Il rit, s'étrangle, tousse. Dessinant du doigt le nom peint sur la vitre.) Thérèse Raquin ! (Il éternue.) Allons bon ! J'ai chipé un rhume ! Mais aussi, nous restons là, dans les courants d'air !... (Il ferme son parapluie, pousse Laurent vers la boutique.) Entre donc...

Noir. On entend tinter la sonnette grêle de la porte. La lumière remonte lentement sur l'intérieur de la boutique et

DEUXIÈME TABLEAU

Ténèbres. Humidité. « Côté cour » le comptoir, les cartons, la chaise vide de Thérèse, le fauteuil de velours rouge de M^me^ Raquin, les rayonnages empoussiérés aux murs, les boîtes marquées d'un bouton. Au fond, ouverture noire sur l'amorce d'un escalier tournant à rampe de fer qui conduit au premier étage et la cuisine, la petite porte invisible donnant sur l'allée.

« Côté jardin » l'établi noir de l'étalage avec les bonnets blancs sur pieds que l'on apercevait vaguement à travers les carreaux, cloison qui sépare la boutique en deux, avec une porte communiquant avec la chambre de Camille et Thérèse. Au « fond jardin » sous une horloge arrêtée, un mannequin d'osier portant les seules notes de couleur du décor, avec le rouge du fauteuil : un bonnet blanc à coques jaunes, un « shall » imprimé vert, une robe d'indienne grise, le tout pour ouvrière modeste.

Quand la lumière remonte, M^me^ Raquin, très troublée, est seule et debout entre Camille irrité et Laurent qui sourit, son haut de forme à la main...

CAMILLE, à sa mère. — Eh bien, quoi ! tu le regardes... Laurent !

M^me^ RAQUIN. — Laurent ?

CAMILLE. — Mère !

LAURENT. — M^me^ Raquin ne m'a pas vu depuis vingt ans, Camille.

M^me^ RAQUIN. — Monsieur...

CAMILLE. — Oh !

LAURENT. — Moi, je vous reconnais très bien, madame. Il n'y a que chez vous que j'ai mangé de si bonnes confitures... Et reçu de si bons baisers...

CAMILLE, bras croisés. Il n'a pas quitté son parapluie. — Alors ?

Mme RAQUIN. — Vraiment...

CAMILLE. — C'est incroyable ! Et tout à l'heure, elle va te sauter au cou ! (A Mme Raquin :) Tu vieillis, ma pauvre mère ! Où est Thérèse ?

Mme RAQUIN. — Elle fait chauffer tes pantoufles.

CAMILLE. — Il ne faut pas une heure ! (Il revient à sa mère.) Laurent ! Le petit Laurent du père Laurent, de Jeufosse ! J'allais à l'école avec lui ! Il me défendait contre tous les garçons !

Mme RAQUIN, le visage soudain illuminé. — Oh ! le petit Laurent !

CAMILLE. — Tout de même ! (Il va vers la cuisine.) Thérèse !

Mme RAQUIN. — Laurent ! C'est une si grande joie !...

CAMILLE. — Ah ! ça ne va pas être fini maintenant ! (A Laurent.) Allez. Embrasse-la ! (Laurent, souriant toujours, embrasse Mme Raquin. Cependant, lui, retourne vers les ténèbres de la cuisine.) Thérèse ! Cette manie de rester dans le noir au fond de cette cuisine !

Mme RAQUIN. — Laisse-la, mon petit. Je lui ai dit que tu rentrerais sans doute mouillé. Elle te prépare un grog.

CAMILLE. — Ah ! bon. (Il crie vers Thérèse.) Pas trop de rhum ! Ça m'énerve ! (Il revient.) Et j'en ai assez comme ça pour ce soir ! (Tapes dans le dos de Laurent.) Ce Laurent ! Il m'a donné un coup !

Mme RAQUIN. — Comment vous êtes-vous retrouvés ? (Elle s'assied dans son fauteuil. A Laurent :) Prenez la chaise de Thérèse.

Mais déjà Laurent s'est installé sur le comptoir, une jambe pendante.

LAURENT. — Inutile.

CAMILLE. — Eh bien, figure-toi...

Mme RAQUIN. — Tu devrais te déshabiller, Camille. Ton ami t'excusera. (Elle a un bon sourire vers Laurent.) Il est toujours si délicat !

CAMILLE, grognon. — Oui, oui, oui.

LAURENT. — Mais bien entendu.

Mme RAQUIN, à Laurent. — Approchez-vous. Je vous vois mal. (Elle le contemple.) Comme vous êtes beau, mon enfant !

CAMILLE. — Dis donc, maman ! Heureusement que tu as soixante-dix ans !

Mme RAQUIN. — Et si robuste...

Camille s'en va vers sa chambre.

CAMILLE. — Je laisse la porte ouverte. Ici c'est ma chambre. Tu profiteras du feu.

Il disparaît. La chambre reste obscure.

LAURENT. — Camille a bonne mine, madame. Je l'ai trouvé plus fort qu'autrefois.

Mme RAQUIN. — Vraiment ? Si vous saviez, mon cher petit... Vous vous le rappelez enfant ? Sa pauvre chère figure ! Elle aurait tenu dans ma main... Et son corps ! On voyait le jour à travers... Quand vous couriez dans les allées, avec Thérèse, il criait, il avait peur. Il s'essoufflait tout de suite !

LAURENT. — Le voilà un homme. Grâce à vous.

Mme RAQUIN. — Ah ! pour ça, je peux dire, sans me vanter, que je l'ai sauvé cent fois de la mort ! Que de nuits j'ai passées auprès de son lit ! Les médecins le condamnaient ! C'étaient quand même de douces nuits...

LA VOIX DE CAMILLE. — Vous savez que je vous entends ! Maman, n'ennuie pas Laurent, je te prie. Il sait bien que je ne ferai pas de vieux os !

Mme RAQUIN, un cri. — Camille !

LAURENT. — Tu es fou, voyons...

LA VOIX DE CAMILLE. — Bah ! toujours grelotter, toujours craindre... Tiens, maman : regarde ce gaillard... Qu'en dis-tu ?

Mme RAQUIN, les yeux pleins de larmes. — Je le regarde...

LAURENT. — Madame... (Un temps. Camille reparaît. Robe de chambre, dans des tons foncés qui ne l'avantagent pas. Cordelière pour centenaire.)

CAMILLE, à sa mère. — Qu'est-ce qu'il y a encore ? Qu'est-ce que j'ai dit ? Tu ne vas pas te mettre à pleurer !

Mme RAQUIN se lève, s'essuie rlpidement les yeux, se détourne. — Mais non... (Camille, maladroit, lui pose une main sur l'épaule, l'oblige à se retourner... Elle en profite, prend la tête de son fils entre ses vieilles mains à mitaines et l'embrasse passionnément. Cri de Camille. Il la repousse.)

CAMILLE. — Tu as les mains glacées ! Fais donc attention ! J'ai un peu de fièvre...

Mme RAQUIN, affolée. — Oh ! mon Dieu ! (Elle se précipite aussi vite qu'elle peut vers la cuisine.) Thérèse !

Un petit temps.

CAMILLE. — Et voilà.

LAURENT. — Comme tu es heureux...

CAMILLE. — Tu trouves.

LAURENT. — Moi, personne ne m'aime. Je suis seul.

CAMILLE. — Bâti comme tu es !...

LAURENT. — L'amour... Ma mère est morte. Mon père est indifférent. Dès qu'il a compris que je ne reviendrais pas, que je ne voulais pas travailler la terre, il m'a coupé les vivres.

CAMILLE. — Qu'est-ce que tu voulais faire ?

LAURENT. — Etre artiste.

CAMILLE. — En voilà une idée !

LAURENT. — Peintre.

CAMILLE. — Comme celui de la Cour : Win... Machin ?

LAURENT. — Je n'étais pas si ambitieux. Mais j'aimais ça. C'était beau. Et puis, ce n'était pas fatigant. Je menais une belle vie...

CAMILLE. — Je te crois ! Il te donnait combien ton père ?

LAURENT. — Cent francs par mois.

CAMILLE. — Cent francs ! Fichtre ! Mais tu as dû vivre comme Morny ! A toi les petites femmes !

LAURENT. — Mon pauvre vieux...

CAMILLE. — Les quadrilles d'Offenbach ! (Il fredonne. Il tousse. Essoufflé.) Tu as dû en faire une de ces noces ! Tu as un divan, je parie ?

LAURENT, riant. — Un divan turc !

CAMILLE. — Alors !... Et des modèles ?

LAURENT, de même. — Tu penses. (Du coup, Camille court vers la cuisine.)

CAMILLE. — Maman ! Laurent a eu des modèles !

LAURENT. — Veux-tu te taire !

CAMILLE, revenant, il cligne de l'œil. — Elle ne sait même pas ce que c'est ! (Il pouffe.) Gredin ! Je te vois : cigarette au bec, fumées d'Orient ! Et la nuit ! Et le jour !...

LAURENT. — J'ai eu faim, Camille.

CAMILLE. — Après, vieux farceur.

LAURENT. — Je connais les restaurants à dix-huit sous... La mansarde sous les toits...

CAMILLE. — Si tu crois que c'est gai ici !

LAURENT. — Tu as cette lampe... Le feu dans ta chambre... Ta mère...

CAMILLE. — Et Thérèse.

LAURENT. — Je l'oubliais...

Pause.

CAMILLE. — ... Elles en mettent un temps !

LAURENT. — Elles sont à toi, Camille.

CAMILLE. — Et moi à elles. Ce n'est pas toujours drôle.

LAURENT. — Plains-toi. (Camille tape, suivant son habitude, sur le dos de Laurent.)

CAMILLE. — Vieux frère... Et quand je pense que tu es employé comme moi à la gare des chemins de fer d'Orléans depuis dix-huit mois, et que si je ne t'avais pas rencontré ce soir, sur le Pont-Neuf... C'est inouï ! Il est vrai que c'est si vaste, si important, cette administration ! Tu gagnes combien ?

LAURENT. — Quinze cents francs.

CAMILLE. — Quinze cents francs ! (Rentre Mme Raquin.) Maman ! Laurent gagne quinze cents francs à la gare ! Trois cents de plus que moi ! Et moi, il y a trois ans que j'y suis !

LAURENT. — Tu les gagneras bientôt.

CAMILLE. — Ça !... Enfin, qu'est-ce que tu veux, c'est naturel : tu te portes bien, toi... Tu es instruit... Ton père, à toi, t'a mis au collège... Toi, tu as fait ton droit...

Mme RAQUIN. — Mais, mon pauvre petit, tu sais bien que tu as toujours été malade. Jamais tu n'aurais pu travailler comme les autres. Et si même...

CAMILLE. — Est-ce que je ne travaille pas ?

Mme RAQUIN. — Tu es si courageux !

CAMILLE. — Dis que je ne suis pas bête.

Petit temps.

Mme RAQUIN. — Tu as changé de chaussettes ?

CAMILLE. — Oui.

Mme RAQUIN. — Tu ne me mens pas ?

CAMILLE. — Maman !

Mme RAQUIN, son bon sourire, un peu humble, vers Laurent. — Il resterait les pieds mouillés... (A Camille :) Ton grog est prêt, Thérèse te l'apporte. La petite marchande de bijoux d'en face l'a retardée. Elle est venue nous emprunter un bonnet...

CAMILLE. — Encore ! Pour faire le trottoir, elle n'a pas assez de toute sa boutique, celle-là ! Bagues à 2 francs ! Colliers en cuivre doré ! Voyez clients !

Mme RAQUIN. — Ne sois pas méchant. Elle est passée par la petite porte sur l'allée... Tout à coup, nous l'avons vue dans la cuisine... (Impatience de Camille.) Excusez-nous, Laurent.

LAURENT. — C'est moi qui m'excuse, madame. Il est tard. Je vais me retirer.

CAMILLE. — Te retirer ! Tu parles comme aux Tuileries, ma parole ! Tu vas rester dîner, entends-tu ?

Mme RAQUIN. — Certainement. Vous nous ferez tant de plaisir ! Et il faudra revenir souvent. Vous êtes chez vous.

LAURENT. — Merci. J'accepte avec joie.

CAMILLE. — Ton chapeau. (Il le lui enlève, le pose sur le comptoir.)

Mme RAQUIN. — Nous parlerons de Vernon, de la Seine qui coulait entre les peupliers, au fond du jardin... Le bon temps !

CAMILLE. — Tu trouves ? Je passais mes journées couché, avec un cataplasme sur le ventre ! J'en profitais de la Seine, entre les peupliers, au fond du jardin ! Ah ! oui !

Mme RAQUIN. — Laurent me comprend... Tu étais petit... Tu te laissais prendre dans mes bras...

CAMILLE. — Si tu crois que tu l'amuses avec tes souvenirs, Laurent ! Laisse-lui donc raconter les siens... Les plus convenables...

LAURENT. — Ecoute...

CAMILLE. — Car ce monsieur a été peintre, ma mère. Il a peint des modèles. Et des modèles, ce sont des demoiselles qui ôtent leur chemise devant les hommes, comprends-tu ?

Mme RAQUIN. — Camille ! Comment oses-tu... De pareilles horreurs n'existent pas. La vie est propre. N'est-ce pas, Laurent ?

CAMILLE, à Laurent. — Trente ans de veuvage et de vertu ! Voilà le résultat !

LAURENT. — Je vous aime bien, madame...

Mme RAQUIN. — Ah ! A présent, je vous ai tout à fait reconnu. Vous venez d'avoir votre voix de petit garçon...

CAMILLE, de même. — Ris de nous, va. Ne te gêne pas.

LAURENT. — Tais-toi donc.

CAMILLE. — Mon bureau, cette cave, mes livraisons de Buffon à deux sous que je lis le soir, pour m'instruire... Mes deux braves femmes... Mes amis du jeudi... Toi, au moins, tu as des souvenirs ! Et quels souvenirs ! Rien que des femmes ! Des blondes, des brunes, des rousses ! Et avec des poitrines, des hanches d'une largeur ! Des...

Mme RAQUIN. — Camille ! Voilà Thérèse !

Elle était entrée sans qu'on la voie. Depuis la petite tirade de Camille. Fondue dans l'ombre, au fond de la boutique, elle reste immobile, noire, les yeux baissés, les pantoufles dans une main, le grog dans l'autre...

CAMILLE. — Enfin, mon grog ! Ce n'est pas trop tôt ! (Il dépose un baiser sec sur le front de Thérèse. Il prend le grog, s'empare des pantoufles. Ainsi embarrassé.) Avance. (Un temps. Elle ne bouge pas. Laurent la regarde.) Mais avance donc ! Laurent, mon meilleur ami. Ma femme. (A Thérèse :) Tu as joué avec lui quand nous avions dix ans ! Tu ne te souviens plus ?

Un temps. Elle lève ses lourdes paupières, regarde à son tour Laurent... Lui tend la main... Il la prend...

THÉRÈSE. — ... Bonsoir...

TROISIÈME TABLEAU

Noir. Le bleu lunaire du vitrage — par une nuit qui doit être si belle — monte doucement, envahit la boutique. La lanterne tache de son feu vert les bonnets, sur lesquels les petits carreaux tracent des carreaux verts... Le rideau de la chambre glisse. On voit, à la lumière de la lampe à huile qui monte, le tableau des joueurs de dominos.

Autour d'une table ronde, recouverte d'un tapis à franges de velours noir, les mains, le visage éclairés par le cône de la lampe et le morceau de drap rouge posé sous les dominos, sont assis : Camille, dans un fauteuil de peluche bleu, avec sa robe de chambre et la tête coiffée d'un madras à cornes ; Thérèse et sa robe noire, ses yeux baissés ; M. Grivet, l'employé-chef de l'administration « si vaste et si importante » de la gare des chemins de fer d'Orléans, moustaches, impériale, redingote vert-puce, pantalons grisâtres, col haut et cravate et, au-dessus du gilet à montre et breloques, un visage idiot et fleuri : M. Michaut, commissaire de police en retraite, verdâtre, glacé, noir de redingote, de pantalons, de cheveux teints et de favoris. Lèvres rasées. Masque qu'il a certainement copié dans les Misérables. *Cette copie s'enfonce dans un col aux pointes géantes et dans les nœuds étrangleurs d'une cravate de satin noir à sept tours, souvenir d'une jeunesse qui fut — le croirait-on ? — romantique ! Gilet de velours noir à broderies de même. Dans les grands moments — dignité, départ — il boutonne sa redingote. Près de sa chaise capitonnée, une canne de garde-chiourme, ou de mouchard. Il a été les deux, au moins en esprit. Montre et chaîne d'argent à cachet. On lui voit peu de linge. Entre les deux hommes, M^me^ Raquin, son bonnet de veuve et sa robe de deuil éternel. Près de Camille, mais un peu à l'écart de la table, regardant de loin, semble-t-il, le jeu, Laurent, les jambes croisées, — chez lui. Il est évident qu'il a été admis aux fastes réservés des jeudis.*

Autour des joueurs, l'ombre de la chambre. Une lueur de braise : le feu de bois dans la cheminée « côté jardin, » sur laquelle blanchit sous globe la couronne de mariée de Thérèse Raquin entre deux vases vides. Au-dessus, un miroir ovale à cadre doré. Au fond de la pièce on devine le lit des époux, bateau énorme, enseveli sous des rideaux rouges tombant du plafond comme du sang caillé et qui se drapent de la cheminée à la petite porte-placard qui suit la couche et qui est le cabinet de toilette et à robes de Thérèse. Il doit servir également à Camille. On y devine ses souliers pointus et la sécheresse de ses caleçons. Sur le lit, édredon hydropique rouge, couverture idem.

Devant la cheminée : un pouf rouge à franges.

Un temps. Bruit des dominos.

Enfin...

MICHAUT. — J'en demande.

GRIVET. — Ah ! Ah !

MICHAUT. — Quoi : Ah ! Ah !

GRIVET. — Piochez ! Vous êtes sur la mauvaise pente, monsieur Michaut ! Vous êtes sur la mauvaise pente !

MICHAUT, mauvais joueur. — Et vous ? Il n'y a pas cinq minutes, vous avez pioché deux fois.

GRIVET, il se frotte les mains. — Peut-être. Mais j'ai replacé tout de suite !

MICHAUT. — Où ça ?

GRIVET. — Où ça ? Sur le trois de M^me^ Raquin la jeune. (Les visages se penchent sur le jeu. Thérèse reste immobile.)

CAMILLE. — Thérèse ! Thérèse ! (Elle tressaille.)

THÉRÈSE, de sa voix sans timbre. — Oui ?

CAMILLE. — Tu es au jeu ou non ? Toujours à rêvasser, comme d'habitude ! C'est assommant.

M^me^ RAQUIN. — Camille...

THÉRÈSE. — Je ne suis pas très bien, mon ami.

CAMILLE. — Encore !

GRIVET. — Hé ! Hé ! A quand le baptême ? (Il se lève, son petit verre à la main. Et il chante. Tout le monde le regarde, consterné...)

Amis, buvons à la conquête
De l'amour et des amoureux.
De lauriers couronnons la tête
De ces deux époux valeureux.
Ah ! que j'aime
A sonner un baptême !
Digue, digue, dig, din, dig, din, don.
Au fruit charmant de Cupidon,
Buvons
Digue, digue, dig, din, dig, din, don !

(Silence écrasant.)

MICHAUT. — M. Grivet ! (Grivet regarde autour de lui, interdit. Constate...)

GRIVET. — Quoi ?... Qu'est-ce que j'ai dit ?... Un jeune ménage... La santé de M. Raquin peut se raffermir... La nature... (Silence plus profond encore si possible. Grivet se rassoit dans ce silence, si l'on peut dire... Et c'est effrayant...)

M^me^ RAQUIN. — Mais certainement... (Thérèse se lève.) Où vas-tu, Thérèse ? (Thérèse va à la cheminée, s'agenouille, prend sur le marbre une bouilloire de cuivre et la met sur le feu.)

THÉRÈSE. — Mettre la bouilloire au feu. C'est l'heure du thé.

M^me^ RAQUIN. — Comme tu es pâle !

CAMILLE, agacé de cet intérêt qui s'égare sur un autre que lui. — Hé, c'est son teint. Elle a un peu de sang arabe, ma femme. Comme si tu ne le savais pas ! Moi, je suis jaune, et je ne suis pas Chinois. C'est plus grave. Encore un joueur de moins ! Ah ! c'est vraiment drôle.

M^me^ RAQUIN. — Je jouerai pour deux, mon fils.

CAMILLE. — Tu es myope ! Enfin... (A Thérèse.) Ferme donc la porte, Thérèse. Je claque des dents. (Elle se lève, ferme la porte, revient à sa place devant le feu.) Double six !

GRIVET. — Vous avez toutes les veines, mon bon ami.

CAMILLE. — Au jeu.

Un petit temps.

GRIVET. — C'est à M^me^ Raquin de jouer. (Elle ne bouge pas.)

CAMILLE. — Eh bien, maman ?

M^me^ RAQUIN, précipitamment. — Voilà, voilà.

CAMILLE. — Fais donc attention, toi aussi. Joue sur moi.

MICHAUT. — Si M^me^ Raquin le peut, mon cher.

CAMILLE. — Vous, vous avez regardé sa réserve.

MICHAUT, noble. — Comment ?

M^me^ RAQUIN, inquiète. — Camille !

CAMILLE. — Eh bien, quoi : je l'ai bien regardée, moi.

MICHAUT. — Vous êtes son fils. Ancien commissaire

de police... Dévoué à l'Empire... Je ne permettrai pas...

CAMILLE. — C'était une plaisanterie.

MICHAUT. — Alors...

CAMILLE. — Vous avez le sang vif.

MICHAUT. — J'ai de l'honneur.

CAMILLE. — Oui, oui. (Thérèse se relève, vient se placer, debout, derrière Mme Raquin, les mains sur son fauteuil. Elle regarde Laurent. Laurent la regarde. Au-dessus des joueurs, leurs yeux se mêlent avec une intensité passionnée...) Eh bien, Laurent ? Laurent ! (Il se réveille, fixe Camille.)

LAURENT. — Quoi ?

CAMILLE. — Tu ne t'ennuies pas trop d'être mort ?

LAURENT. — Mais non.

CAMILLE. — Attends. Regarde un peu ce coup... Double blanc ! Que dites-vous de ça ? (Il rit. Il tousse.)

GRIVET, sentencieux. — Très fin. Laissez-moi réfléchir...

CAMILLE, à Laurent. — Passionnant, hein ? Je te l'avais dit. Et tous les jeudis, mon vieux ! Tous les jeudis ! Les joueurs de dominos du Passage ! Si bien habitués que si l'un de nous crève un jour il reviendra avec les autres !

GRIVET. — Vous en avez de bonnes.

MICHAUT. — Trois.

GRIVET. — J'en demande.

MICHAUT. — Ah ! Ah ! Piochez !

GRIVET. — Monsieur Michaut, je vous ferai observer qu'il ne me reste que deux dominos !

MICHAUT. — Mais moi aussi, monsieur Grivet !

GRIVET. — Qui vivra verra.

CAMILLE. — Voilà. Seulement, qui vivra ? Un pari : le premier fantôme, ce sera moi.

Mme RAQUIN. — Qu'est-ce que tu dis ?...

MICHAUT. — Vous avez des façons de rire, mon cher hôte !

CAMILLE. — Hé, hé. Je vous vois déjà... Il y aura cette pauvre maman, Thérèse, Laurent, vous : monsieur Michaut, vous : monsieur Grivet... Moi, je serais là, sous cette lampe, dans mon fauteuil... (Il agite ses dominos.) Je ferai un petit bruit d'os... Dans le silence... Pour accompagner les dominos...

LAURENT. — Tu es stupide.

CAMILLE. — Hé, hé. (Un temps. Mme Raquin retient ses larmes.)

THÉRÈSE. — Tu fais de la peine à ta mère, Camille.

CAMILLE. — Il faut voir ce qui est. J'ai une toux de cercueil. (Il tousse.) Thérèse !

Mme RAQUIN. — Tu as besoin de quelque chose, mon petit ?

CAMILLE. — Mon shall. (Sans bruit, Thérèse va chercher le shall, en enveloppe les épaules de son mari. Puis elle reprend sa place derrière le fauteuil de Mme Raquin. Ses yeux et ceux de Laurent ne se quittent pas...)

MICHAUT. — Vous êtes resté romantique, Raquin.

CAMILLE. — Fichaises ! Je ne crois même pas en Dieu.

Mme RAQUIN, elle se signe. — Mon fils !

MICHAUT. — Mais moi non plus, madame Raquin.

GRIVET. — Moi si. L'Empereur y croit.

MICHAUT. — Et alors ?

GRIVET. — Tant que je serai dans l'administration, je croirai en Dieu.

MICHAUT. — Quelle platitude !

CAMILLE, inquiet. — M. Grivet a raison. (A Grivet.) Ne faites pas attention à ce que j'ai dit.

GRIVET. — Bah ! vous êtes jeune.

Mme RAQUIN. — Moi, je crois en Dieu, Camille.

CAMILLE. — Bien sûr, maman. (Aux autres :) Elle est bigote comme l'Impératrice !

MICHAUT-GRIVET, ensemble. — Chut ! (Ils regardent autour d'eux.)

CAMILLE. — Ah ! oui... Mais nous sommes entre nous.

GRIVET. — Tout de même... Pas de critiques contre le gouvernement.

CAMILLE. — Bah ! La police est déjà là ! (Il salue Michaut.)

GRIVET. — Mais elle est en retraite. Et six ! Domino ! J'ai gagné !

CAMILLE, à Thérèse. — Le thé. (Elle va au feu M. Michaut, blême, s'est dressé.)

MICHAUT. — En retraite ! Que prétendez-vous insinuer, monsieur Grivet ?

GRIVET, interloqué. — Moi ?

MICHAUT, il boutonne sa redingote. — Savez-vous si, malgré cette fameuse retraite que vous me jetez au visage, je ne reste pas attaché, en secret, à la sûreté de l'Etat ?

GRIVET. — Mais je...

MICHAUT. — Et si je ne rends pas encore, et bénévolement, des services à mon pays ?

GRIVET. — Monsieur Michaut...

MICHAUT. — A l'inverse de certains employés vieillissant, inutiles, sous le harnais...

GRIVET, debout et le teint violacé. — Inutiles ! Ah !

CAMILLE. — Allons bon !

MICHAUT. — Eux-mêmes charges à ce même Etat, et dont les émoluments fastueux sont une ruine pour leurs concitoyens !

GRIVET, il étouffe. — Une ruine ! Permettez...

Mme RAQUIN. — Messieurs !

MICHAUT. — Apprenez, monsieur Grivet, quoique ma modestie en souffre, que c'est moi qui, il y a six mois à peine, ai désigné aux yeux de tous l'assassin de la rue Saint-André-des-Arts, le découpeur de femmes, comme il sortait d'un hôtel borgne.

GRIVET. — Tiens ! Il était couvert de sang !

MICHAUT, énorme. — Qu'importe le sang, monsieur ! Je l'ai reconnu à sa mauvaise conscience !

Mme RAQUIN, suppliante. — Monsieur Michaut !

MICHAUT. — Rompons là !

Mme RAQUIN, de même. — Monsieur Grivet !

MICHAUT. — Mais soyez heureux que, même en retraite, je veille sur votre triste vie.

GRIVET. — Pourquoi : triste ?

MICHAUT. — Car tous les criminels ne sont pas punis !

GRIVET. — Alors, à quoi servez-vous ?

MICHAUT. — Vous êtes un républicain !

GRIVET. — Et vous, un Javert !

CAMILLE calme, il remue les dominos. — La belle ? (Les adversaires restent figés. A Laurent :) Ne t'inquiète pas : chaque jeudi, c'est la même chose. Il n'y a plus que maman pour y croire. C'est vrai que maman croit en Dieu.

Mme RAQUIN. — Messieurs... Messieurs... J'avais acheté des biscuits de Reims...

CAMILLE, aux combattants. — Pour les biscuits...

Un temps. Une dernière fois, MM. Michaut et Grivet se mesurent... Puis ils se tendent la main avec une majesté romaine.

GRIVET. — Je retire Javert.

MICHAUT. — Je retire républicain. (Serrement de main. Ils se rassoient. M. Michaut déboutonne sa redingote. M. Grivet essuie d'un large mouchoir de colporteur sa face enflammée.)

CAMILLE. — Parfait. (Il tâte la bouilloire. Grimace.) Mon thé est froid.

Mme RAQUIN. — Thérèse va t'en faire d'autre. (Thérèse prend la bouilloire et gagne la boutique, puis la cuisine.)

CAMILLE, agitant les dominos. — Allons-y ! (Il cherche Thérèse.) Où est Thérèse ? Elle a oublié mes gouttes.

Mme RAQUIN se lève, va à la cheminée. — Je vais te les donner. Elle pose les volets.

LAURENT, il y va très vite. — Comment ? Toute seule ? Mais je vais l'aider.

CAMILLE. — Laisse donc. Elle a l'habitude. (Mais il est déjà parti. Mme Raquin revient avec un petit flacon et, dévotement, verse les gouttes dans la tasse de son fils.)

Mme RAQUIN. — Une... Deux... Trois... Quatre...

CAMILLE, étalant les dominos. — Fouillez. Sept chacun. Pas plus.

MICHAUT, il se sert. — Sept chacun. Un... deux... trois...

Mme RAQUIN. — ... Huit... Neuf...

GRIVET. — ... Cinq... Six... (Grivet, béatement, se sert, puis, les pouces au gilet, renversé sur sa chaise, fredonne, bouche fermée, l'œil sur son jeu qu'il a installé en rempart, « Le Vieux Célibataire... ») Ah ! qu'il fait bon chez vous, madame Raquin !

Mme RAQUIN, épanouie. — N'est-ce pas ? (Elle reprend sa place, prend ses dominos.) Ce brave Laurent ! Il a du cœur.

CAMILLE. — De la santé ! Le double six ! A moi la pose. (Il joue. Et M. Grivet chantonne :)

Allons, Babet, il est bientôt dix heures ;
Pour un goutteux c'est l'instant du repos.
Depuis un an qu'avec moi tu demeures,
Jamais, je crois, je ne fus si dispos.
A mon coucher ton aimable présence
Pour ton bonheur ne sera pas sans fruit.
Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit !

« Chuuut ! » des joueurs. M. Grivet continue, bouche fermée, en murmure.

Dans la boutique, tachée de bleu et de vert par le vitrage nocturne et la lanterne, Laurent a rejoint Thérèse, immobile, près du comptoir. Il marche sur elle. Elle recule lentement jusqu'à ce que ses mains touchent le bois du meuble. Ils ne se quittent pas du regard... Soudain, il l'étreint. Elle a un brusque sursaut pour le repousser... Puis ses bras entourent le cou de l'homme... Il la renverse en arrière, sur le comptoir... La musique reprend l'air de Béranger, puis se mue en air mélancolique d'orgue de Barbarie.

QUATRIÈME TABLEAU

Noir. Musique. La lumière remonte. La fille guette... Entre Laurent. Il ne la voit pas. D'un pas précautionneux, il se dirige vers la boutique, essaie de regarder à l'intérieur. La fille l'observe, curieuse. Il s'en aperçoit, se retourne vers elle, se campe, les poings sur les hanches, et la toise. Interdite, elle soutient son regard un instant, puis, baissant la tête, elle s'en va. Quand elle a disparu, Laurent revient vers la boutique, jette encore un coup d'œil à l'intérieur et, en prenant garde de n'être pas observé, disparaît rapidement... Un grand temps. La fille reparaît. Passionnément, elle le surveille et, en prenant garde d'être vue, elle le suit...

CINQUIÈME TABLEAU

Noir progressif. On entend les pas... Monotonie... Tristesse... La lumière tombe du vitrage, lentement, une lumière d'un jour éclatant d'été. Au dehors, le soleil, la chaleur, l'azur doivent être quasi forcenés. Ici, dans la prison de verre, c'est l'étouffement, la forcerie d'une serre tragique. Les personnages vont s'y débattre à la recherche de leur âme, comme assoiffés d'air...

Boutique sombre, vide. Seule, la chambre respire de tout son rouge écrasé. Sur le lit, Thérèse, étendue, les bras sous la tête, en chemise de jour et large jupon à volants blancs ; Laurent, pantalon clair, chemise largement ouverte, les bras autour de la taille de sa maîtresse, la bouche sur l'étoffe à la recherche de la peau. Tous deux décoiffés, et cette lassitude heureuse et sombre, cette voix basse d'après l'amour...

La porte de la cloison est fermée.
Un temps... Thérèse parle...

THÉRÈSE. — ... La nuit, je le regarde... Il dort la bouche ouverte... Il rend des bulles comme un noyé... J'ai envie d'enfoncer mon poing dans sa bouche...

LAURENT. — Laisse Camille.

THÉRÈSE. — Il sent... Quand je quitte tes bras, je reste toute parfumée. Comme si j'avais couru dans les prés, sous le vent.

LAURENT. — Tu es belle...

THÉRÈSE. — Petite, je dormais déjà dans son lit. Ma tante l'exigeait : je l'appelais pendant ses crises. Il sentait déjà comme un mort.

LAURENT. — Mais laisse donc Camille.

THÉRÈSE. — Il colle à moi. Chaque matin, je lave vingt ans sur ma peau... Ses petites mains de douze ans, gluantes, molles, comme de l'argile... Avant toi, j'avais oublié le soleil.

LAURENT. — Pourtant, à Vernon...

THÉRÈSE. — Je t'ai rencontré deux fois. Il était toujours malade. L'été, je restais enfermée dans sa chambre pour surveiller ses tisanes. Je n'osais pas parler, bouger. Lorsqu'il s'endormait, je me levais, j'essayais de voir, à travers les persiennes. Je collais mes lèvres sur les fentes bleues pour respirer...

LAURENT. — Voilà l'été. Nous sommes enfermés dans une chambre. Et nous ne voyons pas le soleil.

THÉRÈSE. — C'est toi le soleil. (L'homme monte jusqu'à sa bouche. Baiser. Il la regarde.)

LAURENT. — ... Ta peau... Ce blanc, ce jaune... Est-ce joli... j'aimerais peindre ça... Ce doit être vrai : tu n'es pas d'ici.

THÉRÈSE. — Ma mère était arabe.

LAURENT. — Ta mère ?

THÉRÈSE. — C'était la fille d'un chef de tribu. Mon père, officier, m'a faite, puis il m'a arrachée à elle. Avant de mourir, il m'a jetée à ma tante, comme un animal.

LAURENT. — Tu es un animal...

THÉRÈSE. — Souvent, je pense à elle. Je la vois. Je cours dans une terre rouge, agrippée à sa jupe. Nos ombres se mêlent. La nuit, nous dormons ensemble : j'ai ma tête sur son beau sein et sur un collier de pièces d'argent. J'entends son cœur battre avec les étoiles...

LAURENT. — Tu es drôle... (Un temps. Il se redresse, vite, reste appuyé sur les poings, l'œil vers la porte. On n'a pas sonné ?

THÉRÈSE, elle n'a pas bougé. — J'ai ôté le bec de cane. Et ma tante dort là-haut, dans sa chambre.

LAURENT. — Si elle descendait...

THÉRÈSE. — Nous l'entendrions : ses jambes ne la portent plus. Elle se traîne. A la prochaine attaque... (Il la regarde.) Quoi ?

LAURENT. — Je croyais que tu aimais ta tante.

THÉRÈSE. — J'ai été sa servante et celle de son fils.

LAURENT. — Tu n'as pas pitié... ?

THÉRÈSE. — J'ai pitié de moi. (Elle se lève, va devant le miroir, arrange ses cheveux.)

LAURENT. — Sauvage... Quelquefois, tu me fais peur.

THÉRÈSE. — Tu as peur de tout ! Tu es bien un homme.

LAURENT. — Tu te trompes : j'aime me battre. Dans une fête, un jour, j'ai assommé un boucher. Pour rien, pour un mot. Mais je crains ce que je ne comprends pas, ce que je ne vois pas devant moi... Ce que je ne peux pas prendre dans mes mains... (Il se lève, la couvre de baisers.)

THÉRÈSE, sa voix sombre. — Essaie...

LAURENT, même voix. — Tu me rends fou...

THÉRÈSE. — Tes lourdes mains... Tes mains légères...

LAURENT. — Avant, je riais des femmes : je couchais, je me relevais. Bonsoir ! Je ne les regardais même pas remonter leurs cheveux sur leur nuque. Je me portais bien. Maintenant...

THÉRÈSE, les bras autour de son cou. — Maintenant ?

LAURENT. — Il me semble que je suis malade. Je ne pense qu'à ce lit, qu'à toi. Ma vie, c'est de m'échapper du bureau une heure, deux heures, au risque de tout, de courir ici... de te prendre.

THÉRÈSE. — Moi, ma vie c'est de t'attendre, Laurent.

LAURENT. — Je ne peux plus dormir. J'avais un si bon sommeil ! Ton odeur est sur moi. Je me lève. Je brûle. Je marche de la lucarne à la porte. Je te fuis et je vais vers toi. Je n'en puis plus. Que m'as-tu fait ?

THÉRÈSE. — Et toi ? Avant toi, je ne savais pas que j'étais morte. A Vernon, tiens, quand j'étais enfant, je vivais encore ; je m'échappais, je me cachais dans les herbes au bord du fleuve. On pouvait m'appeler ! Je m'étendais sur le ventre pour être plus proche de lui, je lui parlais, je l'insultais, parce qu'il était fort. J'aurais voulu qu'il me batte, et qu'il m'emporte ! Après, ils m'ont fait oublier la vie. Je finissais par chérir mon ombre. Quand tu es entré dans la boutique, je t'ai haï. Tu m'as fait mal, comme le jour dans des yeux malades... Tu es peut-être mon malheur, Laurent.

LAURENT. — Quelquefois, je me reprends, tu sais. Je recommence à rire, à respirer comme les autres. Je t'oublie, et je retrouve tout : les rues, les passants, le plaisir de manger, d'aller sur mes jambes, au soleil. Je m'accoude au Fort-au-Vin. Je regarde débarquer les barriques. J'écoute le bruit qu'elles font en roulant et, derrière mon dos, la grande rumeur de la ville. Je me dis que je suis Laurent. Et puis, tout à coup, je deviens aveugle, je deviens sourd. Je n'ai plus de souffle. Tu es en moi. Tu es en moi. Tu es la mort, Thérèse... (Il rit.)

THÉRÈSE, elle rit. — Peut-être... (Un temps. Elle va vers le rideau fictif sur la vitre qui sépare la chambre du passage, semble regarder par-dessus. Il la rejoint.) Le premier soir tu m'as trouvée laide, n'est-ce pas ? (Il va protester.) Ne dis pas non. Je devais être laide.

LAURENT. — Je ne sais pas. Il m'a semblé que tu ressemblais au Passage.

THÉRÈSE. — Au Passage...

LAURENT. — Que regardais-tu à travers la vitre ?

THÉRÈSE. — Rien... J'attendais...

LAURENT. — Quoi ?

THÉRÈSE. — Dix heures, pour éteindre la lampe, poser les volets. Le matin, pour m'asseoir au comptoir, à côté de ma tante, les mains vides. Le dimanche, pour marcher dans les rues, au bras de Camille, saluer ses chefs quand nous les rencontrions. Dans les étalages, retrouver mon reflet auprès du reflet de Camille, l'hiver. L'été, pour m'asseoir sous un arbre, à Saint-Cloud, à Rueil, à côté du bâillement de Camille. La nuit, pour rentrer avec Camille dans cette chambre, dans ce lit, pour subir les baisers de Camille ! J'étais avec des morts. J'attendais de mourir.

LAURENT, il la saisit. — Je suis là.

THÉRÈSE. — Alors, sauve-moi. Emporte-moi. Est-ce que tu n'es capable que de me prendre une heure par jour à Camille ?

LAURENT. — Où veux-tu que nous allions ? Crois-tu que je n'y ai pas pensé ? Mais nous mourrons de faim.

THÉRÈSE. — Et après ?

LAURENT. — Moi, je ne me paye pas de mots, Thérèse.

THÉRÈSE. — Ni d'actes.

Un temps. Il la lâche. Ils se regardent.

LAURENT. — Ah ! ne me pousse pas. Tu ne sais pas ce que je suis...

THÉRÈSE. — Qui es-tu ?

Il la quitte, ouvre la porte avec précaution, jette un coup d'œil, referme. Il va s'asseoir sur le fauteuil, passe les mains dans ses cheveux, soupire.

LAURENT. — On étouffe ici... (*Il la fixe.*) Quand je viens le soir, à ces épouvantables jeudis, je t'admire, toi. Comment peux-tu continuer à tourner des tisanes, à te taire ? Tu joues une comédie...

THÉRÈSE. — C'est eux qui me l'ont apprise.

LAURENT. — Au beau milieu du jeu, je sens ton regard peser sur moi, comme une bouche. Tu es là, froide, dans ta robe noire, avec tes pieds de feutre, ta voix sans accent. Et j'ai tes mots que tu inventes, tes plaintes dans l'oreille... Je crois rêver...

THÉRÈSE, *elle rit.* — Prends garde. Un soir, je crierai ces mots-là devant eux. Je les leur cracherai ! Tu verras !

LAURENT, *de même.* — Tu es folle !

THÉRÈSES. — Ah ! leurs têtes ! Lui, qui me fait des scènes à cause de toi ! « Pourquoi es-tu si désagréable avec Laurent ? Je veux que ça cesse ! » Imbécile !

LAURENT, *debout.* — Attention. (*Un temps. Sonnette grêle.*)

UNE VOIX DE FEMME. — Il n'y a personne ? (*Un temps.*)

THÉRÈSE, *bas.* — ... Elle s'en va... Ce n'était rien... Une ouvrière qui venait marchander un jupon à cinquante sous... Ou une petite bourgeoise de la rue Guénégaud, en quête d'aiguilles et de soies à tapisserie... (*Laurent a une espèce de soupir intérieur. Il va vers une des chaises capitonnées sur laquelle se trouvent son veston et son panama. Il prend son veston.*)

LAURENT. — Il faut que je parte.

THÉRÈSE, *rire méprisant.* — Voilà ! Moi, la maison pourrait crouler. On me trouverait sous toi, je ne bougerais pas.

LAURENT. — Le danger t'attire.

THÉRÈSE. — Pas toi.

LAURENT. — Tu es comme toutes les femmes. Tu ne vois que l'instant.

THÉRÈSE. — C'est toi qui le vois. Toi qui le comptes. Toi qui le diminues. Pour moi, un instant avec toi, c'est l'éternité. Le reste !

LAURENT. — C'est facile.

THÉRÈSE. — Tu trouves ?

Un temps. Il rejette son veston, va s'asseoir violemment dans le fauteuil bleu de Camille.

LAURENT. — Cette vie ne peut pas durer, Thérèse.

THÉRÈSE. — Non.

LAURENT. — Thérèse... (*Elle court à lui, s'agenouille, l'entoure de ses bras. Il se presse contre elle.*) Ah !...

THÉRÈSE. — Nous nous faisons mal... Est-ce bête... C'est leur faute à eux... A eux...

LAURENT, *les yeux fermés.* — Si je pouvais... Ecoute... La pluie... Enfin...

THÉRÈSE. — Non... Ce sont les pas dans le Passage...

LAURENT, *de même.* — Les pas... ?

THÉRÈSE. — Des hommes...

LAURENT. — Où vont-ils ?

THÉRÈSE, *un temps. Puis un rire.* — Oh ! vois !

Il a un tressaillement nerveux.

LAURENT. — Quoi ?

THÉRÈSE, *le bras tendu, riant toujours.* — François ! Il est là, derrière le pouf... Est-il drôle ! Il nous fixe avec ses yeux verts !

LAURENT. — Sale bête ! Hier encore, il m'a griffé. Attends.

THÉRÈSE, *elle le retient.* — Non ! Peut-être qu'il comprend, dis donc !... Si ce soir, il allait tout conter à Camille ! C'est qu'il en sait de belles sur nous !

LAURENT. — Es-tu enfant ?...

THÉRÈSE. — Voilà comment il ferait. Regarde ! (*Elle mime le chat. Allonge les mains comme des griffes, donne à ses épaules des ondulations félines.*) « Monsieur et Madame s'embrassent très fort dans la chambre. Miaou. Ils ne se sont pas méfiés de moi. Miaou. Mais je suis un honnête chat, et toutes leurs amours me dégoûtent. Rrrrr ! Rrrrr ! Ce sont des criminels. Rrrr ! En prison ! Miaou ! En prison ! » (*Elle était à genoux à terre, devant le chat. Elle se laisse tomber sur ses talons en riant.*)

LAURENT, *il frappe le chat.* — Tu sais donc rire aussi ?...

THÉRÈSE, *elle continue à rire.* — En prison !

LAURENT, *il va refermer la porte, il se fige, bas.* — La voilà !

THÉRÈSE. — Qui ?

LAURENT. — Ta tante ! (*Il court, affolé, vers elle.*) Mais lève-toi donc ! Où me cacher ? Où ? Et mes vêtements ? (*On entend la canne de Mme Raquin. Elle frappe lourdement, régulièrement les marches de l'escalier. Thérèse se lève sans hâte.*)

THÉRÈSE. — ... Tu t'affoles... (*Elle pousse Laurent dans la ruelle du lit, l'enveloppe dans les rideaux.*) Mets-toi là, tiens... Ne remue pas...

LAURENT. — Mais...

THÉRÈSE. — Chut... (*L'oreille tendue, elle inspecte la chambre, prend les vêtements de Laurent, son chapeau, les cache sous la couverture. Le bruit de la canne se rapproche. Dans la boutique, au fond, paraît Mme Raquin. Elle avance lentement, pesamment appuyée sur sa canne. Elle se dirige vers la chambre. Thérèse s'étend sur le lit. Un temps. Mme Raquin arrive à la porte, écoute... Enfin, elle se décide, frappe doucement... Un temps. Elle recommence. Enfin :*)

Mme RAQUIN, *doucement.* — Thérèse... Thérèse...

Un temps.

THÉRÈSE, *voix ensommeillée.* — ... Qui est là ?...

Mme RAQUIN, *entrant.* — C'est moi, ma petite. Tu t'es mise sur ton lit ? Tu es malade ?

THÉRÈSE, *de même.* — ... C'est cette chaleur... J'ai si mal à la tête...

Mme RAQUIN. — Je te demande pardon... Mais il m'a semblé tout à l'heure qu'on avait sonné à la boutique. J'ai écouté. Je n'ai pas entendu la porte. Et puis, quelqu'un a appelé...

THÉRÈSE, *de même.* — Ah ? (*Elle bâille.*)

Mme RAQUIN. — C'est stupide : j'ai eu peur. Tu ne répondais pas...

THÉRÈSE. — Je n'ai rien entendu. Je dormais. J'avais ôté le bec de cane...

Mme RAQUIN. — Tu as bien fait. Le principal, c'est que tu te reposes. Que dirait Camille si tu étais malade ! Tu sais qu'il trouve qu'il n'y a que toi qui sais le soigner.

THÉRÈSE. — Je vais me lever... Je me sens déjà mieux...

Mme Raquin. — Non, non. Attends. Camille ne rentre qu'à 8 heures. Ne te presse pas. Dors. (Elle sort. Thérèse lève la tête, s'appuie sur son coude. Mme Raquin rouvre la porte. Thérèse retombe vivement sur le lit.) Je ferme la porte.

Thérèse, sa voix douce. — Merci... (Mme Raquin s'en va définitivement, monte. Le bruit de sa canne se perd. Thérèse a bondi de son lit. Elle écoute à la porte. Geste de menace. Voix basse, dure :) Va-t-en donc ! (Elle tend l'oreille encore. Plus rien. Alors, elle revient au lit, éclate de rire.) Laurent ! Je te l'avais bien dit !... Ils ne voient rien !... Ils n'aiment pas ! (Laurent rit aussi, l'étreint. Baiser. Enfin, elle s'arrache à lui, à ses mains tendues, se dirige vers le miroir.)

Laurent. — Où vas-tu ?

Thérèse. — Je m'habille.

Laurent. — Attends...

Thérèse. — Tiens ! Tu n'as plus peur maintenant ?

Laurent. — C'est toi qui avais raison. Pourquoi avoir peur ?

Thérèse. — Trop tard ! Viens demain, mon chéri. Je laisserai la porte ouverte sur l'allée, comme d'habitude.

Laurent. — Demain ?...

Thérèse. — Oui.

Elle se recoiffe devant le miroir. Un temps. Laurent passe son veston, qu'il cherche une seconde.

Laurent. — ... Thérèse...

Thérèse. — Qu'est-ce qu'il y a ? Passe-moi mes épingles à cheveux. Là... (Laurent prend les épingles, les lui donne.)

Laurent. — Je ne pourrai pas venir demain...

Thérèse, une épingle entre les dents. — Pourquoi ?

Laurent. — Ni les autres jours... Je ne pourrai plus venir, Thérèse... (Elle lui fait face.)

Thérèse. — ... Tu veux rire ?... Tu ne peux pas !... A cause de quoi ? Tu viens depuis deux mois !

Laurent. — Justement. Mon chef m'a fait l'observation. Déjà, il m'avait dit... Enfin, je te l'avais caché...

Thérèse. — Mais quoi ? Parle donc !

Laurent. — D'abord, j'ai demandé une heure. Puis, deux. Un jour, il m'a refusé. Il m'a demandé des explications. Des explications ! Tu penses ! A partir de ce moment-là, je suis parti sans autorisation. Il ne venait jamais dans mon bureau. J'ai cru... Des camarades m'ont dénoncé.

Thérèse. — Alors ?

Laurent. — Il s'agit de ma situation, Thérèse. Si je viens demain, je suis saqué.

Thérèse. — Et puis ?

Laurent. — Comment et puis ? Tu es inouïe ! Je vivrai de quoi ?

Thérèse. — Tu referas de la peinture.

Laurent. — Sans l'aide de mon père ? Mais je crèverai ! Merci bien.

Thérèse. — Tu travailleras. Tu trouveras. Il y a d'autres métiers.

Laurent. — Lesquels ? Je n'en sais pas d'autre. Et puis, je me suis fait à celui-là ; il n'est pas fatigant. S'il faut encore chercher... Ah ! non. Et trouver quoi ? Il y a une concurrence ! Tu ne te rends pas compte. Avec tous ces étrangers qui traînent depuis l'Exposition...

Thérèse. — La solution ?

Laurent. — Comment ?

Thérèse. — Oui. Je te demande quelle solution tu me proposes. Tu ne vas pas céder, Laurent ?

Laurent. — Il ne s'agit pas de céder. Tu viendras chez moi.

Thérèse. — Je ne sors jamais sans Camille.

Laurent. — Tu t'échapperas. Des courses... Vous autres, vous avez toujours des courses, des achats à faire...

Thérèse. — Tu me confonds avec tes filles. Moi, je ne quitte pas la boutique.

Laurent. — Enfin, tu as des amis...

Thérèse. — Je n'ai pas d'amis. Je n'ai que toi.

Laurent. — C'est bon. (Il prend sa cravate sur la cheminée, la met.) Tu acceptes de ne plus me voir ?

Thérèse. — Moi ?

Laurent, il la regarde la cravate à la main. — Tu veux que je meure, Thérèse ?

Thérèse. — Et toi ? (Ils se fixent.) Laurent, écoute-moi bien. Toutes les heures que je passe ici, sans toi, je les use à te garder, à te poser dans mon air, tu comprends ? A te vivre. Je ne pense qu'à toi, je me retiens pour ne pas me trahir, pour ne pas t'appeler. Dans mon silence, ma bouche forme les lettres de ton nom. Mes mains caressent les objets que tu as touchés, les murs. Couchée, je me donne à toi, immobile, les yeux clos, jusqu'au jour ! L'obscurité pèse sur moi, comme tu pèses... Je touche le bois du lit qui nous a portés... J'y pose mes lèvres... Je te veux... Et tu t'imagines que maintenant je pourrai me passer de toi ? Il ne fallait pas me prendre, Laurent. Me réveiller... Si tu me quittes, je me tue.

Laurent, il porte les mains à son visage, se détourne brusquement. — Tais-toi. (Un temps.)

Thérèse. — ... Tu pleures... Tu peux donc pleurer, toi ?... Moi, je ne sais plus...

Laurent, écroulé à ses pieds, soudain, il gémit, cramponné à elle. — Ma maîtresse... Ne plus te toucher... Te voir...

Thérèse, une main sur sa tête. — Mon amour...

Laurent. — Et j'avais fait des rêves... Je passais mes jours avec toi... mes nuits... Je ne te quittais pas... Je m'endormais, je m'éveillais sous tes baisers... J'étais ton mari...

Thérèse. — Mon mari ?

Un temps.

Laurent, debout. — Ah ! viens demain, je t'en supplie. Invente n'importe quoi, mais viens !

Thérèse. — Je te dis que c'est impossible.

Laurent, il est debout. — Tu crains le scandale ! Voilà !

Thérèse. — Mois ? Mais c'est à cause de toi que je me tais ! A cause de toi ! Tiens ! Veux-tu que ce soir je dise tout à Camille quand il rentrera ? Et je te rejoins aussitôt. Nous habiterons où tu voudras : dans ta mansarde, sous les ponts ! C'est pour toi que je me tais, entends-tu. Crois-tu que je ne te connaisse pas ? Toi, pour goûter l'amour, il te faut la sécurité, tes aises ! Il te faut le bonheur ! Moi, non.

Laurent, il marche les poings aux poches. — Ne crie pas !

Thérèse. — Alors ?

Un temps.

LAURENT. — Nous agissons comme des enfants... Il faut attendre.

THÉRÈSE. — Attendre !... Qu'est-ce que tu dis ?... Tu peux donc attendre, toi ?

LAURENT. — Moi ? (Il se maîtrise.) J'ai besoin de toi comme de boire, de manger... Tu ne sais pas... (Il ferme les yeux ; bas :) Je t'aime...

THÉRÈSE. — Je t'aime !

LAURENT, immobile, un bloc de pierre. — Ne nous voyons pas, pendant quelque temps...

THÉRÈSE. — Je ne pourrai pas !

LAURENT. — Il le faut. Je continuerai à venir le jeudi, comme d'habitude. On s'étonnerait... S'il voyageait...

THÉRÈSE. — Lui ? Est-ce qu'il en a envie, est-ce qu'il sait !...

LAURENT. — Les gens meurent quelquefois...

THÉRÈSE. — Pas lui !

LAURENT. — Il y a des accidents...

Un temps. Elle le regarde. Il lui rend son regard. Ils ne se quitteront plus des yeux.

THÉRÈSE. — Des... accidents... ?

LAURENT. — Oui... le hasard...

THÉRÈSE. — Le hasard... ?

Un temps. Il la prend par les épaules, la fixe.

LAURENT. — Pourquoi trembles-tu ?...

THÉRÈSE, bas. — ... Je ne veux pas...

LAURENT. — Qu'est-ce que tu ne veux pas, Thérèse ?... Je veux t'aimer en paix, moi... Seulement...

THÉRÈSE. — Seulement... ?

LAURENT. — Il nous gêne... Il nous gêne... terriblement...

THÉRÈSE. — Laurent...

LAURENT. — Il est là... toujours... Sur notre route... Nous ne sommes jamais seuls...

THÉRÈSE. — Laurent...

LAURENT. — Sans lui, nous pourrions nous marier... Vivre heureux... Nous serions tranquilles... (Elle veut parler.) Chut... Pense à notre amour... A nos joies... A toutes nos joies... (Plus bas, plus proche :) Tu ne vois donc pas que je me heurte à lui depuis trop longtemps ?... Je suis fort, tu sais... Quelquefois... (Il respire profondément.) Je te dis qu'il nous gêne... (Un temps.) Tu es à moi ?... Ma femme ?... (Elle vacille, va tomber. Il lui parle maintenant dans le cou, d'un autre ton, volontairement léger, qui s'accentuera jusqu'à la fausse gaîté.) Mais tu ne m'as pas compris... Je te le répète. Nous verrons... Nous réfléchirons... Nous trouverons un moyen... (Elle ouvre les yeux.) Allons, veux-tu rire... Thérèse... N'y songe plus... Thérèse... Dimanche, nous irons promener à Saint-Ouen, avec Camille... Prépare ta robe... Nous dînerons dans la guinguette, au bord de la Seine... Nous danserons au son de l'accordéon... Je te tiendrai contre moi, malgré lui... Nous suivrons le soleil sous les arbres... Je marcherai derrière toi, je regarderai tes hanches... Nous nous coucherons dans l'herbe... Pendant qu'il dormira, son mouchoir sur la figure, nous rêverons de nous, sans parler... Et puis, au crépuscule, nous prendrons une barque... Le soir, il fait si bon sur l'eau... (Malgré lui, il a dit les dernières phrases sourdement... Soudain, il se penche encore. Brutalement, il l'embrasse sur la nuque.) ... A dimanche...

Elle s'abandonne. Il la quitte, comme s'il s'arrachait. Il ouvre la porte. Il est parti. On le voit disparaître au fond de la boutique par la petite porte invisible sous l'escalier. Elle ne bouge pas. Tout à coup, elle reprend vie.

THÉRÈSE. — Laurent !... (Silence. Elle se retourne face au public. Elle reste collée au mur, haletante, la tête renversée.) Laurent !...

Un rayon de soleil tombe sur elle. Et voici qu'elle rêve et que chante la valse populaire de la guinguette. Sans changer de position, sa tête, lentement, suit le rythme, les yeux mi-clos. Insensiblement, glissant de longs pas, elle gagne la chambre, le placard-cabinet de toilette, sort la robe d'été, aux tons clairs des toiles de Manet, le petit chapeau fleuri à rubans. Elle n'est plus présente, toute à un envoûtement fait de sensualité, de peur obscure et de musique. Elle revient dans la boutique, dispose le chapeau, la robe sur le mannequin d'osier... tourne autour de lui comme si elle tournait, étrangement autour d'elle-même, autour de cette autre femme qu'elle sera dimanche, dans une barque, sur la Seine. Elle a un vague sourire. Elle tend les bras... les yeux clos, voit Laurent. Elle danse avec lui. Elle danse. Camille paraît au fond, dans l'ombre, un Camille de partie d'été, lui aussi, avec son panama posé en arrière, comme toujours, son paletot gris rase-pet, son pantalon à carreaux verts. Il transpire, un mouchoir à la main. Il voit Thérèse, il entend Thérèse. Il reste stupide.

CAMILLE. — Tu danses ? Tu chantes ? (Elle se fige net. La musique se tait. Les volants de son jupon blanc tournent encore, puis s'apaisent autour d'elle. Elle demeure immobile.) Qu'est-ce qui se passe ? Tu as fermé la boutique ? J'ai été obligé de passer par l'allée... Venant du soleil, il y a de quoi attraper la mort !... (Il voit le mannequin.) Tu essayais ta robe pour dimanche... Ça ne pouvait pas attendre !... (Il examine.) Mais, dis donc : c'est une robe de 30 francs au moins ça ! Et le chapeau ! Tu me crois Rotschild ? (Il ôte le panama, s'essuie le front, la nuque.) Je suis crevé. Les quais par cette chaleur ! Au Jardin des Plantes, même les ours n'en pouvaient plus... (Il la regarde enfin.) Mais... tu es nue... (Il a un petit rire.) Et bigrement nue, même... (Il avance les mains. Elle a un sursaut effrayant.)

THÉRÈSE. — Laisse-moi !

CAMILLE, il la regarde stupéfait, les mains encore tendues. — Hein ? (Un temps. Elle se reprend, et, de sa voix habituelle, douce, basse, comme sans timbre :)

THÉRÈSE. — Tu es trempé... Tu vas prendre mal... Camille...

Et un cri de Camille :

CAMILLE. — Tu as raison, bon sang ! Je vais changer de flanelle !

Il se rue dans sa chambre. Elle a un regard vers lui, dur... La valse reprend. Thérèse va lentement vers le mannequin d'osier... caresse la robe... Elle glisse à terre, appuie sa joue contre les fleurs de toile, ferme à nouveau les yeux.

THÉRÈSE. — ... Dimanche...

Elle reste immobile, perdue dans son rêve. Camille, à côté, change de flanelle. La valse continue.

RIDEAU LENT

DEUXIÈME PARTIE

SIXIÈME TABLEAU

Musique.

Les trois coups. Le noir. Le bruit des pas. Le grand rideau. Le Passage. Les lanternes s'allument. Nuit d'automne, sifflement doux du vent.

« Côté cour » paraît la noce : Thérèse en robe de satin lilas à pouf, petites bottines lilas, mitaines, capote lilas avec larges rubans noués en pans sous le menton. Elle marche au bras de Laurent, en habit, col raide, haut de forme, gants blancs. Tous deux sont très pâles. Derrière eux, M^me^ Raquin, en robe de soie noire, corsage brodé de jais, mitaines, bonnet de veuve à rubans violets, « shall » violet à dessins noirs. Elle se traîne, effondrée, luttant contre les larmes, entre M. Grivet et M. Michaut, accrochée à leurs bras, essayant, mais en vain, de faire bonne contenance. Les deux « habitués du jeudi », en redingote et pantalon noir, gilet blanc de cérémonie, haut de forme et gants blancs, restent fidèles à eux-mêmes : M. Michaut, grave, compassé, la canne-chiourme sous l'aisselle ; M. Grivet, le « tube » légèrement cascadeur, hilare et jouant « la noce à Gustave » à tout prix, pour la tradition...

Tous les petits marchands du Passage, malgré l'heure tardive — minuit — doivent être qui aux carreaux, qui sur la porte..

Pour marquer l'entrée en fanfare, malheureusement absente, M. Grivet chante Partant pour la Syrie, *hausse son chapeau haut de forme en l'honneur des curieux, et :*

GRIVET. — Vive la mariée ! (La musique reprend *Partant pour la Syrie,* puis continue, plus mélancolique. Thérèse ferme les yeux, s'arrête, serre le bras de son mari.)

LAURENT, à part. — L'idiot.

THÉRÈSE, de même. — Laurent...

LAURENT, de même. — Fais attention... On nous regarde... (Ils continuent.)

GRIVET, larges coups de chapeau. — Saluez !

LAURENT, de même à Thérèse, il sourit vers les spectateurs et salue. — Salue...

Elle obéit mécaniquement.

GRIVET, bourdonnant. — Tout le monde est sur les portes ! Morbleu ! Soyons dignes ! (Il salue.)

MICHAUT. — Tenez-vous donc, monsieur Grivet. Vous avez bu.

GRIVET. — Moi ? Vous voulez dire que j'égaie ? Mais une noce sans pistons... (Le cortège est arrivé devant la boutique.)

LAURENT. — La clef ?

On se regarde. M^me^ Raquin, tremblante, cherche interminablement dans ses poches de dessous... Enfin, elle fond en larmes.

THÉRÈSE. — Ma tante !

Elle va vers elle. Laurent la retient.

GRIVET. — Patratras !

LAURENT. — Ne nous donnons pas en spectacle. Tout ceci est déjà si pénible... Chère madame Raquin... Soutenez-la, messieurs, voulez-vous ? Je passe par l'allée. Je vais vous ouvrir. Viens, Thérèse. (Il entraîne sa femme par la « coulisse cour ». Un temps. La malheureuse M^me^ Raquin, face au public, s'affaisse presque entre les deux célibataires fort contrariés.)

M^me^ RAQUIN, presque étouffée par les pleurs. — Pardon... Mais je n'en pouvais plus...

GRIVET. — Ma bonne, allons ! Allons, ma bonne !

M^me^ RAQUIN, elle tire un mouchoir. — Ce mariage...

MICHAUT. — Je ne vous comprends pas. Vous l'avez voulu...

M^me^ RAQUIN, égarée. — Est-ce que je l'ai voulu...?

MICHAUT. — Comment ? Thérèse dépérissait de désespoir ! Vous craigniez pour ses jours. Me l'avez-vous dit ?

M^me^ RAQUIN. — Elle ne pensait pas à Laurent...

GRIVET. — Hé, hé ! Elle pensait à un homme !

M^me^ RAQUIN, frappée au cœur. — Oh...

GRIVET. — Il n'y a pas de « oh ! », ma bonne. C'est la nature !

MICHAUT. — Enfin, vous m'avez obligé à intervenir, à parler à Laurent...

M^me^ RAQUIN. — Oui, oui.

MICHAUT. — Alors ?

M^me^ RAQUIN. — J'ai trahi Camille !

MICHAUT. — Autre aberration !

Mme RAQUIN. — C'est moi qui l'ai trahi ! La première ! O mon fils !

MICHAUT. — Votre fils est mort. (Cri de Mme Raquin.) C'est un grand malheur. Mais quoi, vous ne le ressusciterez pas par vos larmes. Je vous parle en son nom, madame Raquin : il vous blâme.

Mme RAQUIN. — Non !

MICHAUT. — D'en haut. (Il prend un petit temps.) Pensez au monde, à la société. Vous avez des devoirs, que diable ! Considérez aussi vos amis. Vos enfants ! Votre conduite est malséante. Laurent est un héros.

GRIVET. — Il a tenté de sauver Camille, ma bonne ! Il s'est jeté trois fois... J'ai vu l'endroit. Il n'est pas beau. (Mme Raquin frissonne.)

MICHAUT. — Oubliez-vous que j'ai communiqué le fait à la presse ? La province, surtout, en a fait grand cas. Retenez-vous. Au moins par décence. Ici, j'approuve monsieur Grivet.

GRIVET, satisfait. — Ah !

MICHAUT. — Soyez romaine, madame Raquin. D'ailleurs, la mode est au romain. Imitez la mère des Gracques.

Mme RAQUIN. — Je ne connais pas cette dame...

MICHAUT. — Il suffit. La vie exige de l'héroïsme. Quoi ?

Mme RAQUIN, elle ferme les yeux. — ... Je le vois... Lui, qui avait toujours si froid... Cette eau...

GRIVET. — Aussi, quelle idée d'aller se promener sur l'eau, lorsqu'on peut la voir tout à son aise du haut d'un pont !

Mme RAQUIN. — Mon pauvre petit... Mon adoré...

MICHAUT. — Tttt ! Vous n'êtes pas raisonnable.

Mme RAQUIN. — Quand il était enfant, je l'enveloppais si bien dans son lit... Je lui mettais jusqu'à trois couvertures...

MICHAUT. — On a retrouvé son corps. Au moins, sur ce point, vous êtes rassurée. Que demandez-vous de plus ?

Mme RAQUIN. — Tant qu'on ne l'avait pas retrouvé j'espérais encore !

MICHAUT. — Voilà de la déraison !

Mme RAQUIN, un appel. — Camille !

MICHAUT, choqué. — Des cris ! (Il jette un rapide coup d'œil vers la salle.) Or çà, madame Raquin, je ne vous reconnais plus...

GRIVET. — Quelle noce !

MICHAUT. — Je vous croyais enfin apaisée...

Mme RAQUIN. — J'ai perdu mon fils, monsieur Michaut ! J'ai perdu mon fils !

Ces messieurs saluent.

MICHAUT. — Et alors ? Prenez donc garde. On nous surveille. Vous le perdez ? Soit. Le destin vous en donne un autre ! Nierez-vous que, depuis un an, on vous pomponne, on vous caresse ? Ce Laurent ! Ma parole ! votre géniture en faisait-elle autant ?

Mme RAQUIN, elle essuie ses yeux. — Je l'aime bien... Mais...

MICHAUT. — Mais vous êtes ingrate. Car enfin vous pouviez vieillir sans secours ! Pas du tout : entre eux deux, vous êtes comme un coq en pâte !...

Mme RAQUIN. — Je veux mourir !

MICHAUT. — Vous vivrez cent ans. Redressez-vous. Souriez. (La pauvre Mme Raquin tente d'obéir.) Fort bien. Dès jeudi, nous irons vous voir. (Grivet opine du haut de forme.)

Mme RAQUIN, perdue. — Jeudi... ?

GRIVET. — Les dominos !

MICHAUT. — Il faut reprendre vos habitudes. (Revient Laurent.) Enfin ! Laurent ! (Mme Raquin le voit. Elle a un involontaire, un dernier cri vers Camille.)

Mme RAQUIN. — Mon fils !

Un temps. Laurent s'avance vers elle, lui présente son bras.

LAURENT. — ... Ma mère. (Elle baisse la tête, accepte le bras. Il l'emmène doucement dans la boutique. MM. Michaut et Grivet suivent, soulagés, après un dernier coup d'œil aux curieux « d'en face ».)

SEPTIÈME TABLEAU

Noir. Le rideau s'envole. La lumière remonte progressivement avec la lampe, posée sur le comptoir. Debout, sans chapeaux, l'un près de l'autre, devant Mme Raquin, Thérèse, Laurent. Egalement solennels, Michaut et Grivet, le haut de forme dans le gant... Mme Raquin est assise dans son fauteuil rouge. Elle regarde les mariés :

Mme RAQUIN. — ... Mes chers enfants... (Elle suffoque, se maîtrise avec peine.) Donnez-moi vos mains... (Une imperceptible hésitation. Laurent, le premier, obéit. Thérèse, ensuite. La vieille femme réunit leurs mains dans les siennes.) Je devrais être heureuse ce soir, pardonnez-moi... Et je suis heureuse... Mais il faut comprendre... Il y a à peine trois ans, c'était son mariage... à lui... Oui... Il était là où vous êtes, mon cher Laurent... Pauvre petit !... Il avait pris un rhume, ce jour-là, comme par un fait exprès... Tu l'as veillé, Thérèse... Tu te souviens ?... Il faisait un vent... Comme ce soir... Ton voile était plein de feuilles mortes...

LAURENT. — Nous vous rendrons heureuse...

Mme RAQUIN. — Oh ! je sais... Et je vous suis si reconnaissante... Mais c'était mon petit garçon... Mon petit garçon... (M. Michaut tousse.) Oui... (Nouvel effort héroïque. Elle parvient à sourire.) J'ai mis des roses dans votre chambre... Un petit souper... Vous trouverez aussi un bon feu...

LAURENT. — C'est trop...

GRIVET. — Hé, hé ! Du champagne !

Mme RAQUIN. — J'ai pris la meilleure marque... Je ne m'y connais pas... Mais l'épicier me l'a garanti...

LAURENT. — Remercie, Thérèse...

THÉRÈSE. — Merci, ma tante...

Mme RAQUIN. — Vous avez été très bons pour la vieille femme... la pauvre loque que je suis... Très bons... Soyez heureux... Je vous bénis... (Ils inclinent un peu la tête.) Au nom de Camille... (Thérèse retire sa main. Laurent, une seconde après seulement, l'imite.)

MICHAUT. — Bravo !

Mme RAQUIN. — Voilà... Et maintenant... (Laurent l'aide à se lever. Mme Raquin, bouleversée, regarde Thérèse, attend. Thérèse ne bouge pas, à la limite de la pâleur. La vieille femme lui tend les bras.) Thérèse !... (Encore une hésitation tragique. Puis Thérèse se jette dans les bras de sa tante, cache sa tête sur sa poitrine. Mme Raquin, la voix enrouée de larmes, s'imaginant qu'elle pleure aussi, lui tapote tendrement l'épaule en l'étreignant.) Tu l'as bien pleuré, ma petite... Aujourd'hui, c'est un jour de joie... (Elle la repousse avec douceur.) Va... (Thérèse, lentement, va vers sa chambre. Sur le seuil, elle s'arrête.) Va... (Elle entre. Un temps. Mme Raquin semble s'affaisser. Bas :) Emmenez-moi... (Laurent, filialement, lui tend le bras. Elle s'appuie lourdement dessus. Il la conduit vers l'escalier.)

GRIVET et MICHAUT, ensemble. — Bonsoir, ma bonne... Au revoir, madame Raquin...

LAURENT, le pied sur la première marche, il se retourne. — Je reviens.

GRIVET et MICHAUT, ensemble. — Non, non ! A jeudi ! Tous mes compliments !

MICHAUT. — Goûtez votre bonheur. Vous l'avez mérité.

LAURENT. — Merci.

Un sourire. Un dernier haut de forme brandi de Grivet. La canne de Mme Raquin, sur les marches, s'affaiblissant. Ces messieurs sont seuls. Ils se recoiffent gaillardement, même Michaut.

GRIVET. — Il est superbe ! Hein, quel couple ! Elle, avec son petit air froid, sa pâleur... Lui... Il a des épaules !... (Il se frotte les mains, l'œil allumé.) Cristi ! la belle nuit ! (Et, sur la pointe des pieds, il se dirige vers la porte de la chambre.)

MICHAUT. — Où allez-vous ?

GRIVET. — Voir la chambre nuptiale...

MICHAUT. — Oh !

GRIVET. — Quoi ? Nous sommes à un mariage ou à un enterrement ? (Il se courbe, l'œil à la serrure, les mains sur les genoux. La chambre s'éclaire lentement par un candélabre à deux bougies posé sur la cheminée. Tiédeur. Clarté mêlée d'ombre. Mais toujours le sang caillé des rideaux, de la couverture, éclaboussant la blancheur des draps, de l'oreiller. Le pouf rouge devant le feu. Une chaise capitonnée rouge de l'autre côté de la cheminée. Du rouge, en reflet, dans le miroir. Dans les vases, des fleurs. D'autres fleurs, dans une jardinière, à terre. Entre les vases, la couronne de mariée a disparu. Sur la table, le petit souper de Mme Raquin : du poulet froid, deux petits pains, deux verres fins, deux serviettes bien repassées. Le champagne. Auprès, gardant le tout : le fauteuil bleu de Camille. Solitude. Thérèse doit se déshabiller dans le placard-cabinet de toilette. Grivet se relève, désappointé.)

GRIVET. — Elle n'est pas là... Elle se déshabille... (Il remarque l'attitude de Michaut, fort raide, et qui fixe obstinément le public.) S'il n'y avait que vous... La noce qui nous a suivis toute la journée au moins était gaie ! A propos, nous l'avons perdue. Je ne sais pas où...

MICHAUT, même attitude. — Aux Quatre-Sergents.

GRIVET. — Oui... Déjà à ce petit bouchon de Belleville je n'ai pas pu chanter au dessert ! D'ailleurs on ne va pas à Belleville quand on se respecte : on va au Temple, chez Dinocheau ! Il sert Félix, le valet de confiance de l'Empereur.

MICHAUT, même jeu. — Vous eussiez souhaité, en plein deuil, que nous poussions jusques à Mabille ?

GRIVET. — Pourquoi pas ? Depuis qu'il a refait la salle : glaces et damas rouge... Et monté le prix d'entrée à 2 francs... on peut y amener des dames.

MICHAUT, même jeu. — Des dames ? Des actrices et des lorettes !

GRIVET. — Allons donc ! J'y ai vu Cora Pearl, moi qui vous parle !

MICHAUT. — Et moi, Alice la Provençale ! Une vertu qui, lorsqu'elle danse, montre ses pantalons au lustre !

GRIVET. — Tiens, tiens ! Vous fréquentez donc chez Mabille ?

MICHAUT. — Par devoir.

GRIVET. — Alors, moi aussi. (Il se courbe à nouveau vers la serrure.) Chut !

MICHAUT. — Monsieur Grivet. (Mais il vient. Il se courbe aussi.) Poussez-vous donc.

GRIVET. — Rien ! Et je n'ai même pas pris sa jarretière !

MICHAUT, inspectant, courbé, à travers la serrure. — Que de fleurs ! C'est un paradis !

GRIVET, tâchant de voir au-dessus de lui. — La vieille s'est ruinée ! (Il se relève.) Dites donc... Laurent est un beau mâle... Il va la changer de tisane !... (Il pouffe.)

MICHAUT, redressé. — Fi !

GRIVET. — Hé, hé ! C'est un mot... Il n'est pas si vilain... Je le replacerai !

MICHAUT, avec une dernière dignité. — Partons, monsieur.

GRIVET. — Alors, ensemble. Je connais, place Saint-Michel, une petite fille...

MICHAUT, scandalisé. — Une petite fille ! (Il se radoucit.) De mon temps, la mienne s'appelait Rosine...

GRIVET. — Celle-là se nomme Amanda. Mais, avec un franc de plus, vous l'appellerez comme vous voudrez ! (Ils vont partir.)

MICHAUT. — Attendez... Ce bruit...

GRIVET. — Le vent... Il est drôle dans ce passage...

MICHAUT, encore plus attendri. — Il va les bercer dans leur lit...

GRIVET. — ... bateau !... (Il rit.) Encore un mot, monsieur Michaut !

MICHAUT. — Celui-là est joli, monsieur Grivet... (Il savoure.) Bateau... Bateau...

GRIVET, le haut de forme sur l'oreille, passant son bras sous celui de Michaut. — Allons-y ! (Il revient à la serrure.) Bonne nuit ! (Il entraîne Michaut en sifflotant.)

MICHAUT, rêveur. — ... Bateau...

Ils disparaissent sous l'escalier. On entend s'éloigner le rire de Grivet, leurs pas. Un temps, Laurent descend. Sur la dernière marche, il fait halte, inspecte la boutique. Ils sont partis. Il a un « ouf » sans paroles, va à la suspension du gaz au comptoir, l'éteint, revient vers la porte invisible sur l'allée, regarde si elle est bien fermée. Il regarde encore autour de lui, dans la boutique.

Nuit bleue, froide. Il ouvre la porte de la chambre. Un carré de lumière rose se dessine sur le plancher. Sur le seuil il a une hésitation, comme Thérèse... Enfin, il entre, referme soigneusement la porte derrière lui. Un instant immobile, il prend possession de la pièce. Il va au miroir, un doigt dans son col, tend la tête, grimace pour voir son cou... Il croit entendre revenir sa femme. Vivement, il referme son habit, met le col en place. Un temps... Puis :

LAURENT. — Thérèse... Thérèse... (Encore un temps. Elle paraît, encadrée par la porte du placard-cabinet de toilette. Elle est en robe de mariée, voile, couronne, bouquet de fleurs de cire. Elle reste immobile, le voile rabattu sur le visage. Il a un sursaut.) Oh !... Tu es... comme inaccessible... Je n'ose pas te toucher... Tu ressembles au bonheur... C'est donc vrai, Thérèse ? Cette chambre, ces roses... Toi... (Il lui relève le voile.) Oui... Maintenant, je sais que c'est vrai... (Il la prend par les mains, l'attire jusqu'au miroir.) Mon amour...

THÉRÈSE. — Mon amour...

LAURENT. — Je suis passé par la petite allée... J'ai poussé la porte... Je te retrouve enfin...

THÉRÈSE. — Je te retrouve... Qui es-tu ?

LAURENT. — Ton amant...

THÉRÈSE. — Il y a un an, j'ai quitté mon amant... Te voilà... Qui es-tu ?

LAURENT. — Ton mari.

Un temps. Il ne la quitte pas du regard. Il enlève le voile, la couronne.)

THÉRÈSE. — Lui... ses mains s'embarrassaient... Je sentais son pouce trop long, ses ongles sur la soie... (Il s'arrête, le voile en main. Les yeux dans le miroir.) Je me regardais dans ce miroir... J'aurais voulu jeter une étoffe sur notre image...

LAURENT, il va porter le voile sur la commode, revient à elle. Il a un tressaillement. Bas.) Qu'est-ce que c'est ?

THÉRÈSE. — Tu sais bien... Elle se couche... (Ils écoutent.) ... Elle regarde la redingote, le chapeau accrochés au mur... Elle pleure...

LAURENT, un mouvement nerveux des lèvres. — On l'entend pleurer ?

THÉRÈSE. — Non... Elle met son drap sur sa bouche...

Un temps. Il essaie de secouer l'envoûtement qui commence. Il rit, lui enlève le bouquet de cire, le jette.

LAURENT. — Jette donc ce bouquet ! Il est sinistre ! Quelle idée aussi... Il ne devrait y avoir que ce feu, tiens, ces fleurs... Ton parfum... Toi... (Il enfouit son visage dans l'épaule à demi nue de sa femme. A son tour, elle a un frisson.) Qu'est-ce que tu as ?

THÉRÈSE. — J'ai froid....

Il la conduit au pouf, devant le feu, l'installe. Il s'assied à ses pieds. Un temps. Ils regardent le feu.

LAURENT. — Un an, Thérèse...

THÉRÈSE. — Un an... Et chaque jour était une année...

LAURENT. — J'ai souffert... Et toi ?

THÉRÈSE. — Je ne sais plus... D'abord, tu m'as manqué comme le souffle... J'ai cru que je ne pourrais plus vivre... Après... Tu venais chaque soir... Mais c'était toi et c'était un autre... Tu étais là et je t'attendais...

LAURENT. — Qu'est-ce que tu veux dire ?

THÉRÈSE. — Tu étais l'amour... Et pourtant tu n'étais plus l'amour...

LAURENT. — Il fallait que nous soyons prudents. Tu le sais.

THÉRÈSE. — J'ai essayé de te retrouver dans les livres... Moi, qui ne lisais jamais... Je dors si mal... Et toi ?

LAURENT. — Moi... ? Je dors bien.

THÉRÈSE. — Ah ? Tu as de la chance. C'est dur une nuit... Je ne savais pas... Je ne me repose qu'au matin, quand la vie recommence... En ce moment deux tourterelles viennent ici, sur le vitrage. Elles roucoulent. Leurs pattes font un bruit d'avril.

LAURENT. — Oui... Le matin... Le jour monte dans le vasistas... On entend les premiers cris des marchands, dans les rues... on est plus tranquille. (Il sent sur lui le regard de Thérèse.) Je ne suis pas poète, moi !

THÉRÈSE. — Tu l'étais dans mes livres...

Un temps. Il pose sa bouche sur ses pieds, remonte au long de la soie jusqu'aux genoux, veut monter vers elle.

LAURENT. — Je t'aime...

THÉRÈSE. — Attends !... Tu n'as pas entendu ?

Ils ne bougent plus, écoutent, tendus.

LAURENT. — Le vent... (Un temps.)

THÉRÈSE. — Ah ! oui... L'automne... (Un petit temps. Il n'essaie plus d'aller vers elle. Désespérément, tous deux cherchent à parler, à fuir leur unique pensée. Ils affectent un ton léger.) Une noce nous a suivis tout le temps... C'étaient des gens du Passage...

LAURENT. — Ils étaient agaçants avec leur piston... Et cet idiot de Grivet qui battait la mesure ! A la mairie, l'huissier était furieux...

THÉRÈSE. — Oui. (Ils ont un rire qui casse net.) Il faisait très froid à l'église... Tu regardais l'autel... A quoi pensais-tu ?...

LAURENT. — Je ne sais pas... L'aube du prêtre était rouge... Elle faisait une belle tache...

THÉRÈSE. — Les vitraux étaient couleur de nuage... J'ai reconnu un petit berger violet qui offrait un agneau blanc...

LAURENT. — Tu l'as reconnu... ?

THÉRÈSE. — Oui. C'est là que je me suis mariée... (Elle s'interrompt. Un temps. Thérèse tente un nouvel effort.) Cette promenade en calèche était insipide. Je ne voyais rien. Il me semblait que je rêvais... Nous avons dû passer au moins quatre fois devant Tortoni...

LAURENT. — Six. Rien de plus bête. Mais c'est de tradition : la Madeleine... la Bastille...

THÉRÈSE. — A un moment vous vous êtes levés. Vous avez salué. Qui ?

LAURENT. — L'Impératrice. Elle est passée en daumont.

THÉRÈSE. — Elle est aussi belle qu'on le dit ?

LAURENT. — La voiture allait vite... J'ai vu du blond, une crinoline mauve. Un sourire à travers le trot des Cent Gardes... Ensuite... Je t'ai pris la main... Tu l'as retirée... Pourquoi ?

THÉRÈSE. — Je ne savais pas que je l'avais retirée...

LAURENT. — Tu mens... Tu as pensé qu'en

rentrant de Saint-Ouen, dans le fiacre, je t'avais pris la main... et que tu l'avais serrée...

THÉRÈSE. — Elle brûlait...

LAURENT. — Tu m'aimais, Thérèse.

THÉRÈSE. — Je ne t'aime plus ?

LAURENT, il se lève, la met debout à pleins bras. — Toi aussi tu ne te ressembles plus... Où est ton rire ?... Où sont tes audaces ?... Avant, tu étais si hardie...

THÉRÈSE. — Je t'attends depuis trop longtemps... J'ai peut-être oublié l'amour.

LAURENT. — Tu vois !

THÉRÈSE. — Mais tu vas me le rendre !... Laurent ! Laurent ! Tu peux tout. Tu es fort. Tu es un homme... Tout ne peut pas être fini ! Aide-moi !

LAURENT. — Depuis que je suis entré tu n'as pas eu un élan, un cri...

THÉRÈSE. — Et toi ? Ton cœur bat... Mais ce n'est pas d'amour... Il bat comme si tu étais poursuivi...

LAURENT, faux rire. — Par qui ? (Il a une subite grimace de souffrance, porte la main à son cou.) Ah !

THÉRÈSE. — Qu'as-tu ?

LAURENT. — ... Rien... Mon col... Il est trop empesé... Il me blesse...

THÉRÈSE. — Mais ôte-le ! Ote cette redingote ! On dirait que tu n'es pas chez toi ! (Elle s'arrête. Ils se fixent. Enfin, violemment, il arrache son col, le jette, enlève sa redingote, sa cravate, ouvre largement sa chemise, respire, les deux mains crispées sur la toile.) C'est ça ! Redeviens Laurent ! Mon Laurent !... (Elle est contre lui, glisse ses mains sur sa poitrine, caresse sa peau, approche sa bouche de son cou.)

LAURENT, voix rauque. — Embrasse-moi !

THÉRÈSE, sauvagement, elle obéit, recule. — Qu'est-ce que tu as... là ?

LAURENT. — Là... ?

THÉRÈSE. — Sur ton cou... Du sang...

LAURENT. — Tu es folle ! C'est une vieille cicatrice. Je me suis heurté à un meuble.

THÉRÈSE. — On dirait... des marques de dents... (Un temps. Il essaie de reprendre son sang-froid.)

LAURENT. — Thérèse ! Nous avons attendu un an. Un an ! (Il la reprend dans ses bras.) Nous nous aimons, entends-tu, et, au delà de cela, il n'y a rien ! Rien !

THÉRÈSE. — Oui ! Serre-moi ! Que je ne pense plus ! Que je ne sois plus qu'un corps, comme avant ! C'était si merveilleux !... Tu te souviens ?... Ah ! nos folies...

LAURENT. — Elles reviendront nos folies ! (Il va à la table, verse du champagne dans les deux verres, en prend un dans chaque main, en porte un à Thérèse.) Tiens, bois. Il doit être mauvais, du reste.

THÉRÈSE, avidement. — Donne !

LAURENT. — Attends !... (Il heurte son verre lentement, gravement, contre le sien.) A notre amour...

THÉRÈSE. — ... A notre amour !...

Ils boivent. Elle tend son verre aussitôt. Ici éclate, invisible, dans le Passage, la vraie noce, celle, peut-être, de Coupeau et de la blanchisseuse Gervaise. On entend des pas nombreux, des rires éclatants, soutenus par les notes hurlantes d'un piston. C'est une brutale intrusion de joie dans le drame. Les deux possédés, figés, regardent vers le Passage, écoutent.

LA NOCE. — Vive la mariée !

THÉRÈSE. — La noce !

Piston déchirant. Rires terribles. La noce s'éloigne. Dans le cerveau de Laurent et de Thérèse, elle est devenue un cauchemar de sons, une espèce de symphonie infernale. Encore une seconde, la polka, les chants qui s'estompent. Un rire aigu, inhumain. Le vent, à nouveau, reprend possession du Passage. Laurent se verse du vin, boit, s'en verse à nouveau.

LAURENT. — ... Cette chaleur... (Il allait se verser du vin encore. Il s'arrête. Il marche vers la porte, l'entr'ouvre.)

THÉRÈSE. — Où vas-tu ?

LAURENT. — Je n'avais pas fermé la porte...

THÉRÈSE. — Si... (Il se retourne, la fixe.)

LAURENT. — Comment ?

THÉRÈSE. — Tu avais fermé la porte, Laurent...

LAURENT. — Ah ! ça, tu crois qu'il va se lever de son cimetière ? (Elle a un gémissement étouffé, tombe sur le fauteuil, cache sa figure.) Si tu l'avais vu comme moi ! La vie n'est pas un roman, ma petite. La mort non plus. Quand on est crevé, on l'est bien !...

THÉRÈSE, elle écarte ses mains, regarde fixement devant elle. Bas.) — ... Tu l'as vu ?

LAURENT, de même. — Tu sais bien que je l'ai retrouvé à la morgue. Je me suis payé ça trois mois, tous les matins, en rentrant du bureau. L'apéritif !

THÉRÈSE. — La morgue...

LAURENT. — Des murs gris, une humidité sur les murs... Je me collais à la vitre, avec les curieux... Les premiers temps, quand j'en sortais...

THÉRÈSE. — Tu l'as vu ?

LAURENT. — Rassure-toi. Il dormait bien.

THÉRÈSE. — Il dormait ?

LAURENT. — Les yeux ouverts... Sur sa dalle de pierre... Nu... Couleur d'herbes... Un filet d'eau lui coulait du corps...

THÉRÈSE. — L'eau...

LAURENT, les dents serrées, les poings aux poches. — J'ai pensé à toi... Je l'ai regardé... Oui ! Nous nous sommes regardés, Thérèse !... Il avait une espèce de petit rire idiot, comme d'habitude, au coin de la lèvre... Je suis sorti... (Un temps. Il va à elle, la prend dans ses bras.) Et maintenant, assez là-dessus. Nous, nous sommes la vie, Thérèse. Personne ne se doute de rien. Nous avons gagné. Tu entends ? Gagné ! En ce moment, nous subissons le choc en retour, comme les opérés, voilà tout. Nous croyons que nous avons mal encore... Mais le mal est mort. La guérison, nous la tenons. Elle est là : dans cette chambre, dans ce lit, dans ton corps contre le mien !... (Il se courbe sur elle, lui prend le visage dans ses mains, bas :) Allez... Dis-le... Que si c'était à refaire, tu le referais... Que nous le tuerions encore...

THÉRÈSE. — Oui !...

LAURENT, il a un brusque éclat de rire, l'empoigne dans ses bras, l'emporte vers le lit. — Tu vois bien qu'il est mort !

Brusquement s'ouvre la porte. En même temps, et comme Laurent dépose Thérèse sur le lit, un grand souffle d'air gonfle le sang des rideaux. Et les deux bougies du candélabre s'éteignent. Il n'y a plus soudain que la lueur du feu et, au-dessus du lit, coulant sur les amants, l'eau verte de la lanterne. Un cri terrible :

THÉRÈSE — Laurent !

LAURENT, il a peur, mais tente de le cacher. — Ce n'est rien... Ce n'est rien... C'est un courant d'air...

THÉRÈSE. — Les bougies...

LAURENT. — Attends... Je vais les rallumer...

THÉRÈSE, cramponnée à lui. — Ne me quitte pas !

LAURENT. — Tiens... Nos yeux s'habituent... Nous n'allons pas nous halluciner pour une bêtise... Voyons...

THÉRÈSE. — C'est lui... Il marche dans le Passage...

LAURENT. — Il est 4 heures... Il n'y a personne...

THÉRÈSE. — Ah ! tais-toi. (Un petit temps. Tout à coup, renversée dans le lit :)

LAURENT. — Il est entré...

THÉRÈSE. — Le voilà !

LAURENT. — Où ?

THÉRÈSE. — Là !... Dans l'alcôve !... Entre les rideaux !... L'eau lui coule du corps... Et les herbes... Il vient me prendre...

LAURENT. — C'est moi qui te tiens !

THÉRÈSE. — Laurent... Je ne veux pas... Je ne veux pas !...

LAURENT. — Mais regarde donc !... C'est la lanterne !...

THÉRÈSE. — Je ne veux pas !...

LAURENT. — La lanterne... Sa lumière passe par-dessus les volets !... Ne tremble pas ainsi... Ma chérie... Mon amour...

THÉRÈSE. — Ne me touche pas !

LAURENT. — Reste étendue...

THÉRÈSE. — Pas dans ce lit !

LAURENT. — Alors, prends ce fauteuil...

Touchées par le feu, les deux ombres noires se fuient, se cherchent, comme des damnés. Laurent prend le fauteuil bleu de Camille. Il le pousse devant la cheminée entre le pouf et la chaise capitonnée. Thérèse, chancelante, vient.

THÉRÈSE. — Non ! C'est son fauteuil !...

Il la lâche, figé. Un temps.

LAURENT, sa voix veut se raffermir. — Thérèse... reprenons-nous, je t'en supplie... Sans quoi...

THÉRÈSE. — ... Nous allons devenir fous...

LAURENT. — Il faut que nous vivions, Thérèse !

THÉRÈSE. — Vivre ?

LAURENT. — Nous avons gagné le bonheur !

THÉRÈSE. — Le bonheur ?

LAURENT. — Ne répète donc pas mes mots, comme une enfant... Tu as été si brave... Rappelle-toi...

THÉRÈSE. — Et je croyais que tu me sauverais... Je me disais : Quand il sera là... (Elle tombe assise sur le pouf.) Tu ne peux plus dormir ?... Dis-moi tout... Dis...

Un temps. Puis :

LAURENT. — ... Chaque soir, j'essaie. Je me couche. Je fais le même rêve...

THÉRÈSE. — ... Le même rêve ?...

LAURENT. — J'ai envie de toi... Je descends l'escalier, je marche dans les rues, j'arrive au Passage, j'entre dans la petite allée... Je gratte à la porte... Je sais que tu es là, dans l'ombre, en jupon blanc, la gorge nue, les cheveux défaits... Je sens ton odeur... La porte s'ouvre... Et c'est Camille ! Camille qui rit, comme à la morgue !...

THÉRÈSE. — Laurent !...

LAURENT. — Je m'éveille ! Si je me rendors, je recommence à courir vers toi, dans la nuit... Et chaque fois, chaque fois, je me heurte à Camille ! A Camille ! A Camille !

THÉRÈSE, dans un cri. — Ne dis pas son nom !

LAURENT, bas. — Je ne dors plus... Je m'en vais sur les quais, n'importe où... (Il s'est écroulé sur une chaise, loin d'elle, instinctivement. Un petit temps.) Voici le jour ! (Il monte en effet, blafard, tellement triste.)

THÉRÈSE. — La nuit reviendra...

LAURENT. — Nous serons ensemble... A jamais !...

THÉRÈSE. — A jamais... Mon pauvre Laurent...

LAURENT. — Nous serons heureux ! Tu verras !

THÉRÈSE. — Ne te défends plus... Nous sommes à bout... Maintenant, il est entre nous... A sa place...

LAURENT. — Tu divagues ! Moi, je lutterai ! Moi...

THÉRÈSE. — Chut !... (Il fait un mouvement vers elle.) Repose-toi... Reposons-nous... (Sa voix devient imperceptible, une voix pleine de sanglots, comme endormie, enfin :) Reposons-nous... (Ils sont immobiles, Camille entre eux. Un feu vert brille sur le fauteuil bleu. Un long temps. Et le noir progressif engloutit le groupe et l'aube.)

HUITIÈME TABLEAU

Le Passage...

GRIVET, voix éclatante. — Ça y est ! Elle était allée chez la blanchisseuse ! La petite bijoutière a couru l'avertir !

MICHAUT, voix ouatée. — Chut !

GRIVET, toujours tonitruant. — Sacrée gosse ! Elle m'a collé une chaîne de gilet de 3 francs ! Mais sapristi ! en tout cas, elle, ce n'est pas du toc !

MICHAUT, bas. — Prenez donc garde !

GRIVET, un peu plus bas. — A quoi ? Ah ! oui... Alors... on y va ?

MICHAUT. — Attendons Mme Laurent. Ce sera plus correct.

GRIVET, profond soupir, il met ses gants. — J'ai horreur de ces corvées-là ! On ne sait même pas comment s'habiller ! J'ai failli me mettre en noir...

MICHAUT. — Trop tôt.

GRIVET. — Oui. Je me mettrai en noir pour l'enterrement. (Un temps. Debout, le « tube » à la main, le coude plié, l'autre bras derrière le dos, ils attendent, sur une ligne, face au public.) Comment l'avez-vous su ?

MICHAUT. — Par une lettre. Ils n'avaient même pas payé le port. J'ai dû régler les 5 centimes.

GRIVET. — Moi, par Laurent. Nous lui avons tous serré la main, au bureau... Il était très ému...

MICHAUT. — C'est un artiste.

Temps. Ils changent de pied.

GRIVET, demi-voix. — ... Qu'est-ce qu'ils vont en faire ?

MICHAUT, de même. — De qui ?

GRIVET. — Ben, de...

Il hoche le menton dans la direction de la boutique.

MICHAUT. — Je l'ignore. Je pense qu'ils la garderont.

GRIVET, sifflement admiratif. — Fichtre ! Quel luxe !

MICHAUT. — Où allez-vous ?

GRIVET. — Oh ! rien. Je regardais si elle revenait de chez sa blanchisseuse... (Il revient.) Vous aimez les blanchisseuses, vous ? Moi oui ! C'est propre. C'est blanc. Il y en a une à côté de chez moi. Le soir, j'entre dans la boutique, je m'assieds sur une chaise, dans les papiers bleus. Elles sont toutes là, contre l'établi, à pousser leurs fers, à moitié nues dans leurs jupons... L'hiver, le poêle est rouge. De grands pantalons de femmes se balancent au-dessus de moi, sur des tringles, ils se gonflent d'air en se balançant... Les apprenties chantent des couplets... d'un raide... C'est... farce... (Il rumine.) Oh ! et puis, tant pis ! Si elle n'arrive pas je m'en vais ! Avec ça, qu'elle ne nous invitera même pas pour jeudi...

MICHAUT, inquiet. — Vous croyez ?

GRIVET, dégoûté. — Elle le fera au sentiment ! Je ne vous l'ai pas dit : elle lit des vers !

MICHAUT, frappé. — Des vers !

GRIVET. — Enfin, ça rimait.

MICHAUT, il veut se rassurer. — Peut-être était-ce du classique. Moi-même, je me remonte avec du Corneille.

GRIVET. — Moi, avec Amanda ! J'aime mieux ça ! Cette fois, si elle ne vient pas...

MICHAUT. — La voilà.

Entre Thérèse par le fond, un fichu sur la tête, un panier plein de linge à la main.

THÉRÈSE. — Mes bons amis... (Elle porte sa robe de satinette noire à liséré blanc qu'elle met pour recevoir la clientèle. Elle est extrêmement pâle, d'une nervosité contenue en présence des étrangrs, mais qui, au premier éclat avec Laurent, ne se maîtrise plus. Elle passera ainsi des hébétudes, des protestations immobiles à l'abandon violent de ses nerfs. Pour le moment, elle joue fort bien la comédie ; sa fatigue et son manque de sommeil, sa tension d'âme lui font un masque parfait de douleur pleine de tenue.)

MICHAUT. — Toutes nos condoléances...

GRIVET. — Sincères...

MICHAUT. — Comment est-ce arrivé ?

THÉRÈSE. — Il y a trois jours, nous étions à table...

GRIVET. — Grand Dieu !

THÉRÈSE. — ... elle parlait de Vernon, elle citait des noms de fleurs... Tout à coup, son corps a eu un sursaut, ses prunelles se sont révulsées...

GRIVET. — Nom de nom !

THÉRÈSE. — Elle a ouvert la bouche... Mais elle n'a pu parler...

GRIVET, lugubre. — L'attaque !

THÉRÈSE. — Laurent a couru chercher un médecin, mais...

MICHAUT. — Son avis a été formel, hélas ! Paralysie générale, aucun espoir de guérison.

MICHAUT. — Et elle peut vivre dans cet état... ?

THÉRÈSE. — Longtemps...

GRIVET. — Sacrédié ! (Un temps.)

MICHAUT. — Je suis atterré... Quelle leçon pour le philosophe... Nous sommes bien peu de chose !...

GRIVET. — Elle parle ?

THÉRÈSE. — Non. Toute sa vie s'est réfugiée dans ses yeux... Elle a pour nous des regards d'une bonté, d'une tendresse... Ah ! nous sommes bien malheureux ! (Elle se détourne.)

GRIVET. — Encore elle vous a !

THÉRÈSE. — Vous voulez la voir ? (Ils opinent, sans chaleur.)

NEUVIÈME TABLEAU

Silence. Les pas. La lumière mauve d'un crépuscule d'hiver remonte sur la boutique. Des parties de la pièce sont dans l'ombre, déjà. Sur le comptoir, la lampe est allumée, mais donne peu de lumière. Le vert de la lanterne touche les visages, les mains... Une grosse flaque, près du comptoir, aux pieds du fauteuil rouge sur lequel gît, assise de face, Mme Raquin.

Avec son bonnet blanc, son fichu blanc, elle ressemble à une statue terrible. Rien ne vit en elle, en ses mains posées sur ses genoux. Seuls, les yeux ont gardé toute leur clarté, leur bonté première. C'est dans ce regard que se sont réfugiées toutes les forces, toutes les tendresses, toutes les douleurs de l'âme, et c'est lui qui animera jusqu'à la fin d'une vie intérieure intense le personnage, lui permettra de mimer et de conclure le drame. Immobile, Mme Raquin n'en reste pas moins un des acteurs principaux, un des buts agissants, et continuellement en action, de la pièce.

Thérèse, à la gauche du fauteuil, entoure de ses bras sa tante, qui, aussitôt, lui sourit des yeux et de la bouche. Les deux amis se lancent, avec un naturel qui leur paraît exemplaire.

MICHAUT. — Bonsoir, madame Raquin...

GRIVET. — Et alors, comment ça va, ma bonne amie ? (Machinalement, il attend une réponse.) Ah ?... Oui...

MICHAUT, bas à Thérèse, au-dessus du fauteuil. — C'est impressionnant... Même pour un magistrat...

THÉRÈSE, haut, à Mme Raquin. — Ma tante... Voici M. Michaut et M. Grivet qui viennent prendre de vos nouvelles. (Bas aux deux amis :) Approchez... Elle vous reconnaît...

GRIVET. — Vous croyez ? (Ils font un pas, sans enthousiasme. A Mme Raquin, il cherche éperdument que lui dire.) Ce ne sera rien... Heu... (Il souffle.)

MICHAUT. — Vous vous remettrez bientôt...

THÉRÈSE. — Certainement...

GRIVET, hésitant, à Thérèse. — Je peux lui prendre

la main ? (Elle fait signe que oui. Il avance un gant, le pose sur la pauvre main à mitaine. Il a un sursaut, la lâche.) Oh !...

THÉRÈSE, à sa tante. — Vous avez froid ? Je vais vous chercher un châle. (Elle passe vivement dans la chambre, qui reste obscure. MM. Michaut et Grivet, très ennuyés, restent seuls avec cet être transformé en chose. Enfin...)

MICHAUT. — ... Dès que nous avons su, M. Grivet et moi...

GRIVET — Moi et M. Michaut...

MICHAUT. — Depuis longtemps déjà nous n'étions pas sans inquiétudes...

GRIVET. — Sans inquiétudes...

MICHAUT. — Votre état maladif ayant suspendu nos réunions...

GRIVET. — Ma parole ! Je ne savais plus que faire le jeudi...

MICHAUT. — Grâce au ciel nous en sommes quittes pour la peur...

GRIVET. — Pour la peur, oui...

MICHAUT. — Un accident !... Mais au printemps... vous serez sû...

GRIVET. — ... rement...

MICHAUT. — ... guérie !... Quoi ? (Mme Raquin pleure. Ils le voient. Ils toussent, à bout de rouleau. Silence affreux. Thérèse rentre enfin, portant un châle qu'elle dépose sur les genoux de l'impotente, avec mille soins. Ils soupirent ensemble, soulagés.) Ah !... (Ils tirent de vastes mouchoirs, s'essuient le front.)

THÉRÈSE, à sa tante. — Pourquoi pleurez-vous ?... Je ne veux pas que vous pleuriez... Nous vous chérissons...

MICHAUT. — Ma chère, vous avez des enfants admirables !

GRIVET, mouchoir aux yeux. — Admirables ! (Il se mouche bruyamment. Mme Raquin a son pauvre sourire. Elle lève les yeux au ciel.)

MICHAUT. — Je vous entends. Dieu les bénira... (Bas à Thérèse :) Puisqu'elle croit en Dieu !... (Ils s'écartent avec joie, tirent Thérèse.)

GRIVET, bas. — Quelle charge ! Comment en sortez-vous ?

THÉRÈSE. — Oh ! elle est très douce... Le matin, Laurent la lève, la porte ici, dans son fauteuil. Le soir, il la remet au lit. Moi, je l'habille. je la coiffe, je la fais manger. J'ai déjà l'habitude. Je devine tout ce qu'elle veut.

MICHAUT. — Cependant, les soins du magasin sont incompatibles...

THÉRÈSE. — Il vient très peu de monde.

GRIVET. — Tout de même ! Vous devriez prendre une aide ! Vous vous chargez trop !

THÉRÈSE. — J'y tiens... Elle en souffrirait...

MICHAUT. — Mon enfant, je vous trouve lasse.

THÉRÈSE. — Je dors très peu...

GRIVET. — Ah ! ah ! les amours !

THÉRÈSE. — Ne restons pas loin d'elle... Elle s'étonnerait... (Ils sont contrariés.)

MICHAUT. — Bon...

GRIVET. — Bon... (Ils reviennent à Mme Raquin.)

MICHAUT et GRIVET, ensemble. — Hum...

MICHAUT, haussant le ton. — Comment va votre mari ?

THÉRÈSE. — Très bien. Si ce malheur...

MICHAUT. — Evidemment... Il a dû en être ébranlé... C'est un cœur tendre...

THÉRÈSE. — Nous voilà seuls...

GRIVET, avec explosion. — Nous sommes là !

Un temps.

MICHAUT. — Il est temps de prendre congé...

GRIVET. — Oui...

THÉRÈSE. — Venez jeudi.

MICHAUT, illuminé. — Vraiment ?... Si tôt ?...

THÉRÈSE. — Elle a besoin de chaleur... Nous aussi...

GRIVET. — Avec joie !

MICHAUT. — Les devoirs de l'amitié !... (Ils rayonnent. Ils se tournent vers Mme Raquin.) Madame Raquin, mes hommages...

GRIVET. — Nous allons reprendre nos bonnes causeries !... Heu... Enfin... Jeudi, nous ferons une partie en trois cents... (Ils s'éclipsent vers le fond, suivis de Thérèse. Là, ils font halte, jettent un dernier coup d'œil sur l'infirme.)

MICHAUT. — C'est la fatalité antique ! Dans ma longue carrière, j'ai vu bien des affreux spectacles ; mais celui-là... Mon parapluie ? (Thérèse le lui donne.) Merci. A jeudi !

GRIVET. — A jeudi ! (Ils disparaissent sous l'escalier, par la petite porte invisible sur l'allée. Thérèse respire lourdement, court à Mme Raquin, s'agenouille à ses pieds. L'infirme la regarde avec affection.)

THÉRÈSE, à Mme Raquin. — Comment vous sentez-vous ? Vous n'avez pas froid ? C'est vrai que nous sommes si bien ainsi toutes les deux... Avec vous, tout est rassurant... Ce que vous pensez, je le sais,... (Elle se laisse glisser à terre, entoure de ses bras les genoux de l'infirme, y appuie sa joue, de face.) Nous sommes à Vernon... Un jour d'été... Il y a de grandes ombres sous les arbres... La nuit descend, légère comme le sommeil... On entend murmurer les peupliers, sous le vent... (Voix plus basse, yeux clos.) Ah ! si j'avais votre main sur ma tête... Je crois que je dormirais...

Un temps. Elle ne bouge plus, dans la flaque verte de la lanterne, unie à Mme Raquin. La nuit s'accentue. Voici Laurent. Il entre par le fond, comme Camille. Même costume qu'au premier acte. Un instant, surpris par l'ombre, il s'arrête, scrute du regard, sans avancer.

LAURENT. — ... Tu es là ?

THÉRÈSE, elle relève la tête, dure. — ... Oui...

LAURENT. — On n'y voit rien...

THÉRÈSE, de même. — J'ai mal aux yeux.

LAURENT. — Moi aussi. Ça n'empêche pas... (Il vient.) C'est funèbre ici, quand on entre. (Il dépose son haut de forme sur le comptoir. Il n'embrasse ni Thérèse ni Mme Raquin. Lorsqu'il sera dans l'ombre verte, on distinguera ses traits tirés, sa pâleur. Lui aussi est contracté, à bout de nerfs et d'insomnies. Un mot, et la scène éclatera.) Ah ! quelle journée ! Je m'abrutis à ce bureau. Ce n'est pas une besogne d'homme.

THÉRÈSE, debout. — Qu'est-ce qui est une besogne d'homme ? Ne rien faire ?

LAURENT. — Tu ne crois pas si bien dire ! Enfin, quoi ! Est-ce que nous avons été créés pour ça : toujours se crever sur la même chose, voir les mêmes têtes d'imbéciles, genre Grivet ?... (Il marche, les poings aux poches.) A propos, celui-là... Il m'embête... Il prend des petits airs fins... Il a l'air d'insinuer...

THÉRÈSE, elle hausse les épaules. — Grivet !

LAURENT. — Méfie-toi... Ce sont toujours les idiots... (Thérèse le regarde, lui indique imperceptiblement Mme Raquin.) Bref, c'est comme Michaut... Un jour, quand il boutonnera encore sa redingote celui-là... je taperai dessus... Ça me fera du bien...

THÉRÈSE. — Ils reviennent jeudi.

LAURENT. — Ah ! on reprend... ? Ça vaut peut-être mieux... Nous verrons.

Un temps. Il regarde l'infirme. Thérèse regarde aussi Mme Raquin.

THÉRÈSE. — Elle dort...

Un temps. Ils restent ainsi, sans bouger. Ils baissent la voix. Mais déjà l'ombre qui envahit la boutique va effacer Mme Raquin. Ils l'oublieront et se débattront dans la lumière verte de la lanterne.

LAURENT. — ... La malheureuse... Tu devrais la laisser un peu dans sa chambre. Tu la traînes partout avec toi... Elle voudrait peut-être rester seule...

THÉRÈSE. — J'ai besoin d'elle.

LAURENT. — Bon. (Il marche.) Alors, et ce dîner ? Tu t'en occupes ?

THÉRÈSE. — Tu es pressé de commencer la nuit ?

LAURENT. — Oui, figure-toi ! Parce que, cette fameuse nuit, j'ai l'intention de la dormir !

THÉRÈSE, railleuse. — L'intention !... A quoi bon ? Nous ne pouvons plus dormir...

LAURENT. — Parbleu ! C'est toi qui nous en empêches !

THÉRÈSE. — Tu crois que je ne souhaite pas le sommeil ? Mais depuis le matin je vis dans un songe où je crois dormir... Je marche, j'agis, sans me reconnaître... Si je m'assieds dans la boutique, je m'assoupis... Je ne réponds même plus aux clientes... Elles doivent me croire folle... Le sommeil !... Si je n'avais pas ces moments-là, mais je serais morte... Seulement, après, tout recommence...

LAURENT. — Quoi ?

THÉRÈSE. — Tu sais bien...

Un temps. Il marche.

LAURENT. — ... Ah ! tes nervosités... Tes redites... Tu es bien une femme, toi !...

THÉRÈSE. — Tu es bien un homme... Et tu as peur...

LAURENT. — Je te défends, tu entends !... Je te défends de dire que j'ai peur !... De quoi aurais-je peur ?...

THÉRÈSE, un regard vers Mme Raquin. — Tais-toi donc !

LAURENT, il baisse la voix. — ... C'est vrai !... Toute la journée, je suis normal, je vais, je parle... Mais il suffit que je rentre, que je vous retrouve, toi, et ce sale Passage... Ça y est ! A vous deux, vous me flanquez à l'envers !... On vit dans un tombeau, ici !

THÉRÈSE. — Je te l'avais dit.

LAURENT. — Mais c'est de ta faute aussi ! Une autre mettrait des fleurs, je ne sais pas, moi : égaierait... Tiens ! Tu achèterais une cage, avec des oiseaux...

THÉRÈSE. — Il n'y a pas de soleil... Ils mourraient...

LAURENT. — Tu n'as que ce mot à la bouche !... Ah ! tu nous accueilles avec le sourire, au moins !... Ma foi, seul j'étais plus tranquille !

THÉRÈSE. — Moi aussi, Laurent.

LAURENT. — Qu'est-ce que tu dis ?

THÉRÈSE. — Je dis : moi aussi. C'est quand tu rentres que tout redevient effrayant...

LAURENT. — Tu lis trop, ma fille ! Tu couches trop avec tes beaux messieurs des livres !

THÉRÈSE. — Et toi, avec tes filles !

Elle a parlé immobile, de face, sans le regarder. Lui marchait, au contraire, remuait, entrait, sortait de l'ombre. Il s'arrête, la regarde. Enfin, il hausse les épaules, reprend sa marche.

LAURENT. — ... Je ne te réponds même pas... Tu vois !

THÉRÈSE. — Tu as raison. (Elle se retourne vers lui.) Seulement, tu vas un peu trop vite, prends garde. Je n'aurai bientôt plus d'argent à te donner.

LAURENT. — Je gagne ma vie, j'imagine.

THÉRÈSE. — Tiens... Alors pourquoi hier encore m'as-tu demandé 200 francs ?

LAURENT. — J'ai loué un atelier, si tu veux le savoir.

THÉRÈSE. — Un atelier ?

LAURENT. — Oui. Je quitte la boîte. Je n'en pouvais plus... Je vais recommencer la peinture.

THÉRÈSE. — La peinture ? (Elle se détourne, va derrière le comptoir, range des boîtes.) Après tout, fais ce que tu voudras.

LAURENT. — Bravo. Tu n'es pas jalouse !

THÉRÈSE. — Je n'ai pas le temps.

LAURENT. — Au reste, tu te trompes : je n'ai pas de maîtresse — encore...

THÉRÈSE. — Merci pour encore.

LAURENT. — Je tiens à toi, Thérèse...

THÉRÈSE, autre ton, désespéré. — Tu n'es donc pas encore fatigué de nous ?... Moi...

LAURENT. — Oui ! Toi ! Tu poses à l'écœurement, à la punition ! A la pureté ! Pour être plus tranquille !... Tu m'amuses... Si tu crois que je ne devine pas ton petit jeu... Te refuser, c'est me donner tort à moi ! Me distribuer à moi le rôle de la brute... de l'ignoble brute !

THÉRÈSE. — Tu me dégoûtes.

LAURENT, il va à elle. Tout bas, brutal. — Dis donc... Je ne t'ai pas toujours dégoûté...

THÉRÈSE. — Lâche-moi ! (Un temps.) Si tu cherches une scène, tu en seras pour tes frais. Ce soir, je veux la paix ! Entends-tu ? La paix !

LAURENT. — Très bien. Donne-moi 1.000 francs.

THÉRÈSE. — Mille francs ! Ah ! ça, tu perds la tête ?

LAURENT. — Pas encore.

THÉRÈSE. — Nous avons déjà entamé le capital !

LAURENT. — Nous continuerons.

THÉRÈSE. — Cet argent est à moi, Laurent.

LAURENT. — Je sais. Tu as été prudente... Eh bien, part à deux.

THÉRÈSE. — Non.

LAURENT. — Non ? (Petit temps.) Attention...

THÉRÈSE. — Tu te figures que je vais me mettre sur la paille pour te permettre de fainéanter ?

LAURENT. — Tu deviens vulgaire... Quels romans lis-tu ?

THÉRÈSE, elle marche nerveusement à son tour, entre dans

l'ombre, en ressort, tandis qu'il reste immobile. — Déjà, tu as ces 100 francs par mois que tu m'arraches, et dont tu fais Dieu sait quoi ! Tu n'auras pas un sou de plus.

LAURENT. — Si.

THÉRÈSE. — Tu verras.

Un temps.

LAURENT. — Réfléchis... Oui... Réfléchis bien, Thérèse... Tu vois : je te parle doucement... Réfléchis... Ne me refuse pas... Je te dis que je veux 1.000 francs... Et tu me les donneras...

THÉRÈSE. — Jamais.

LAURENT. — Ah ! oui ?

THÉRÈSE. — Je vois ! Tu veux finir comme tu as commencé ! Tu n'es venu chez nous que pour manger, boire ! Tu m'as prise en plus parce que c'était commode, que je ne te coûtais rien !

LAURENT. — Parle. Parle.

THÉRÈSE. — Et maintenant tu comptes continuer. Pourquoi pas ! Te croiser les bras, vivre à mes dépens !...

LAURENT. — En tout cas, vivre.

THÉRÈSE, elle est en face de lui. — ... Sais-tu ce que tu es ? Tu es un...

LAURENT, terrible, la main levée. — Halte ! (Ils restent l'un devant l'autre, haletants.)

THÉRÈSE, comme si elle lui crachait au visage. — Va-t'en ! (Ils se fixent.)

LAURENT. — Alors, ensemble... Oh ! nous aurons facilement des spectateurs pour notre petite scène... Tu ne crois pas... ?

THÉRÈSE, terrifiée, bas. — Quoi ?...

LAURENT. — Parce que tu te souviens mal, peut-être... Les femmes, vous oubliez si vite... Mais, moi, je suis épais, j'ai de la mémoire... (Il la saisit par les deux bras, la colle à lui.) Je commencerai comme ceci, tiens : « Un beau dimanche, à Saint-Ouen... »

THÉRÈSE, de même. — Non...

LAURENT, bas, sur sa bouche. — Je suis peintre, si tu es poète... Je mettrai les couleurs : le vert des arbres, le bleu de l'eau... Ta robe claire entre les branches... Le veston blanc de Camille... Un vrai Manet...

THÉRÈSE. — Non...

LAURENT, de même. — Toi, tu chanteras l'heure tendre, le soleil mourant, le silence enfin revenu... Et notre retour en barque, entre deux ciels d'étoiles... A trois...

THÉRÈSE. — Non...

LAURENT. — Rappelle-toi, tu m'as si bien aidé à ce moment-là... Rappelle-toi... Je me suis baissé vers toi, comme si je ramassais une rame... Je t'ai soufflé : « C'est maintenant... »

THÉRÈSE. — Ah !... (Et c'est, à présent, un gémissement rauque de bête blessée, qui ponctue les « périodes » de Laurent, ses « rappelle-toi » hallucinés.)

LAURENT. — Rappelle-toi !... Tu es à l'avant, assise... Lui, ricane comme un idiot, sans savoir pourquoi... On n'entend plus l'accordéon de la guinguette... Je rame vers les îles... lentement... lentement...

THÉRÈSE, les yeux clos, abandonnés. — Ah !...

LAURENT. — Je m'arrête... Je laisse aller la barque au fil du courant... Il n'y a personne sur les rives... Il trempe sa main dans l'eau... Il dit : « Fichtre ! Que c'est froid !... Il ne ferait pas bon piquer une tête dans ce bouillon-là ! »... Je te regarde... Je saute sur lui...

THÉRÈSE. — Ah...

LAURENT. — Rappelle-toi !... Je le tiens au-dessus de moi !... Je sens qu'il va crier !... Je serre sa gorge... Il me mord... Il crie quand même : « Thérèse !... Thérèse !... » Et tu ne dis rien ! Rappelle-toi ! Rappelle-toi ! Rappelle-toi ! (Elle s'arrache à lui, fouille dans son corsage, lui jette une poignée de billets de banque à la figure.)

THÉRÈSE, un cri. — Tiens ! (Un temps. Il la fixe. Il ne ramasse pas encore les billets. Il halète aussi. Enfin, il se baisse, les met dans sa poche.)

LAURENT. — Pardon... Mais moi je suis moins fort que toi... Il faut que j'oublie...

Cependant, M^me^ Raquin, depuis longtemps, a ouvert les yeux. Elle écoute. Sur son visage a passé, en effroyable tumulte silencieux, le doute, l'épouvante, enfin, l'horreur et le désespoir, la haine. Et, sous le choc, elle se dresse, gigantesque, pour appeler Dieu, pour maudire. Sa bouche béante, dans un suprême effort, dessine un mot qu'on n'entendra pas : ASSASSINS ! La première, Thérèse la voit.

THÉRÈSE, bas. — Laurent ! (Un recul d'animal, devant l'apparition vengeresse. Laurent, à son tour, voit. Ils restent comme frappés de la foudre, sans gestes, sans voix. M^me^ Raquin fait un seul pas vers eux. Et soudain, de toute sa hauteur, elle tombe. Encore un temps. On n'entend que leurs respirations.)

LAURENT, bas. — Je ne savais plus qu'elle était là !...

THÉRÈSE, de même. — Moi aussi... Dans cette obscurité, je l'avais oubliée...

LAURENT. — Et si, jeudi, elle allait dire quelque chose aux autres ?... (Thérèse, en tremblant s'agenouille, elle effleure de la main M^me^ Raquin. Malgré sa terreur, elle tente de prendre sa tante dans ses bras, de l'emporter.)

THÉRÈSE. — Je ne peux pas... Je n'ai pas assez de forces !...

LAURENT. — Ecarte-toi. (Un temps. Il maîtrise un tremblement, prend M^me^ Raquin dans ses bras, se relève avec elle.) La lampe !... (Thérèse a pris la lampe. Chancelante, maintenant, elle la hausse, sans quitter du regard Laurent portant M^me^ Raquin. Elle s'en va, lentement, à reculons, pas à pas. A l'escalier, elle se heurte à la rampe, ferme les yeux. Voix étranglée de Laurent :) Marche !... (Un temps. Elle ouvre les yeux, se cramponne à la rampe d'une main. De l'autre, elle hausse encore la lampe. Et, toujours à reculons, cramponnée au pauvre appui de la rampe les éclairant devant eux, elle monte... elle monte... elle monte... Ombres géantes.)

RIDEAU LENT

TROISIEME PARTIE

DIXIÈME TABLEAU

Musique.

Les trois coups. Le noir. Le bruit des pas. Le rideau s'envole. La lanterne s'allume. Nuit. Sur le vitrage, le poids ouaté de la neige qui tombe et sa phosphorescence bleue qui tient du métal et de la plume d'oiseau. Un silence où les échos ne portent pas. Ensevelissement final, prison, qui se fait à la taille des êtres. Et, pourtant, au delà, l'immensité du ciel, inaccessible et présent...

Un grand temps. Sous la lanterne du centre, debout, grelottante, son maigre boa autour du cou, dans sa robe d'été, la fille...

Entre Laurent «côté jardin». Il porte le chapeau large, le pantalon clair, le veston de velours noir soi-disant artiste. Une cape, ou un paletot mac-farlane, un col relevé, qui veulent rompre résolument avec le « bourgeois ».

Il passe près de la fille. A un pas, il distingue quelque chose et s'arrête brusquement...

Silence.

LAURENT, bas. — Je n'aime pas qu'on me surprenne... Tu as compris ?...

LA FILLE. — Pardon...

LAURENT. — Avec ça qu'on ne voit rien...

LA FILLE. — Le lampiste n'est pas venu... Il fait trop mauvais...

LAURENT. — Montre-toi. (Elle fait un pas en avant. La lanterne éclaire son maquillage cru.) Une face de plâtre... Des cheveux rouges...

LA FILLE. — Ils aiment ça...

LAURENT. — L'Enfer pour 20 sous !

LA FILLE. — Pour 10...

LAURENT. — J'ai mieux chez moi. Et pour rien. (Il lui écarte la figure d'un revers de main. Il passe.) Bonsoir. (Il a fait un pas, il chancelle. Elle court à lui, le soutient.)

LA FILLE. — Tu es malade !

LAURENT, il la repousse. — La paix ! Je vois... Maintenant, il me faudra au moins dix verres...

LA FILLE. — Ah ! c'est ça...

LAURENT. — ... avant que je sois un autre... Que je vive dans le brouillard... Que je me fiche de tout... C'est long...

LA FILLE. — Tu n'as pas assez de patience... Moi, je me laisse attendre... Dans l'assommoir, je regarde la machine de cuivre sur le comptoir, avec mon reflet dedans... C'est quand tout devient vert et que j'ai comme des musiques dans l'oreille que je sais que je suis partie...

LAURENT. — Tout à l'heure, je croyais que ça y était... Au milieu du Pont-Neuf... Il n'y avait plus que mon ombre, et tout ce blanc qui tombait dans l'eau... Le grand silence blanc...

LA FILLE. — Il neige ? Tant mieux. J'aurai moins froid. Et puis ça me rappelle la campagne...

LAURENT, il regarde âprement le passage. — La bijouterie... Le cabinet de lecture... Le lunetier avec son enseigne... La marchande de bondieuseries... Le petit drapier et ses piles de drap... Et encore le petit drapier... Et encore la marchande de bondieuseries !... Et encore le lunetier !... Et encore le cabinet de lecture !... Et encore la bijouterie !... Et il n'y a rien à faire... Qu'à tourner là-dedans... Dans la cage !...

LA FILLE, animée. — Alors, viens à mon petit hôtel, rue Guénégaud ? Tu verras, c'est propre. L'ennuyeux, c'est que ce soit l'hiver. Au printemps, je mets toujours un pot de fleurs sur ma fenêtre. Ça fait gai... (Elle s'aperçoit qu'ils s'arrêtent devant l'entrée de la boutique. Son ton change.) Ah ! non ! Pas chez toi ! Et ta dame ?

LAURENT. — Je te dis de venir. Pourquoi as-tu peur ? (Silence. Elle baisse la tête. Bas :)

LA FILLE. — ... Parce que tu me plais... (Il la prend par la taille. Elle s'abandonne contre lui. Lentement, ils sortent...

ONZIÈME TABLEAU

La lumière remonte aussitôt sur la boutique et la lampe que Laurent vient d'allumer sur le comptoir. La fille est de dos au public, suivant du regard, passionnément, tous ses gestes. Il regarde vers le haut de l'escalier, pris d'une idée soudaine, et se dirige vers le fond. Elle tousse. Il lui fait signe brutalement de se taire.

LA FILLE. — Ah ! oui, c'est ta vieille maman qui est malade ?

LAURENT. — Décidément, tu mouchardes. Je n'aime pas ça. (Il porte la lampe sur la table de la chambre.)

LA FILLE. — Là ? Mais c'est...

LAURENT. — Entre donc !

LA FILLE. — Mais si ta dame arrivait... ?

LAURENT. — Justement.

La fille, avec hésitation, entre dans la chambre et la contemple.

LA FILLE. — ... C'est beau !...

LAURENT. — Tu trouves...

LA FILLE, elle va à la cheminée. — Sa couronne de mariée ! On dirait des vraies fleurs... C'est moi qui aurais aimé en avoir une ! Mais pour rester honnête ça coûte trop cher... Oh ! j'ai commencé par travailler, tu sais : je cousais des chemises d'homme... Mais à 2 sous par chemise ça ne va pas vite. Et puis, j'ai eu un petit au début. (Il l'entraîne vers le lit.)

LAURENT. — Arrive.

LA FILLE, effrayée.. — Tu veux que je me couche ?

LAURENT. — Tu es venue pour quoi ?

LA FILLE. — Oh ! je t'en supplie ! Pas ici !

LAURENT, il la tient contre lui. — Je ne te plais plus ?

LA FILLE. — ... Je ne te comprends pas... On dirait que tu veux qu'elle nous surprenne...

LAURENT. — Qu'est-ce que ça peut te faire ?

Un petit temps.

LA FILLE. — Ah ! c'est donc ça... Et j'étais si contente... Quand tu m'as dit de venir j'ai cru que tu ne me trouvais pas trop laide... Que, pour une fois, ce serait un peu comme pour du sentiment...

LAURENT, un rire dur. — Du sentiment !

LA FILLE. — C'est bête... Naturellement, ça ne pouvait pas être ça... C'est un jeu...

LAURENT. — Si tu veux... Je te paierai bien.

LA FILLE, elle se détourne. — Oui...

LAURENT, surpris. — Tu pleures ? (Il lui relève le visage, en la prenant par le menton. Plus bas:) Je te plais donc tant que ça ? (Elle appuie son visage contre son épaule.) Pauvre gosse... (Il veut rire.) Avoue ! C'est mon complet de velours qui t'a eu !

LA FILLE. — C'est toi... (Un temps. Il la prend par les mains, la fait asseoir sur le lit.)

LAURENT. — Mets-toi là. (Il lui ramène les jambes sur le couvre-pied, arrange sa robe autour d'elle. Lui-même ôte sa veste, la pose sur un fauteuil.) Voilà. On fait la blague. C'est toi la mariée !

LA FILLE, elle ferme les yeux. Un pauvre sourire d'extase. — La mariée... (Il jette un regard vers la boutique. Ton autre, bref.)

LAURENT. — Tâche d'être gaie. Qu'elle t'entende rire. Ce n'est pas drôle ?

LA FILLE, un rire si triste. — Si... (Elle rit encore.)

LAURENT, même ton. — Eh bien, ris donc ! (Elle rit. Tout à coup, il entend Thérèse.) Ris donc !

Elle rit encore. Il se penche sur elle, l'embrasse. Entre Thérèse par le fond de la boutique. On ne la reconnaît pas tout de suite. L'allure traînante, hardie et lasse à la fois, sa façon de relever très haut le devant de sa jupe, « en la prenant à poignée », pour montrer ses jambes, ses bottines lacées et ses bas blancs, ses cheveux dans le dos, sa tête un peu renversée, son sourire absent et provocateur, tout est d'une fille. Robe de velours très collante, noire, à pouf, dont la traîne, trop longue, balaie le sol de ses volants roses et noirs ; dessous volantés encore de rose, chapeau poupée de velours noir à plumes roses et ruban noué sous le menton, mitaines roses. Attaché au cou par un cordon noir : un manchon ; une cravate aussi, de la même médiocre fourrure noire. Des bijoux faux. Et — scandale ! — elle fume une cigarette. Elle voit le couple, s'arrête. Puis :

THÉRÈSE. — ... Je ne vous gêne pas ?

Laurent fait semblant d'être surpris, mais sans hâte, il se détourne vers Thérèse, tenant la fille encore embrassée.

LAURENT. — Tu vois. (La fille fait un mouvement épouvanté pour se glisser hors du lit. Il la retient par le poignet.) Reste là.

THÉRÈSE. — Pas mal.

LAURENT. — N'est-ce pas ? (Il se lève enfin, arrange son col. Elle va à la fille, la toise. Un rire sec. La fille, la voyant venir, met prestement ses pieds à terre et s'assied. Elle reste terrorisée sous le regard de Thérèse.)

THÉRÈSE. — C'est ça ? (Un temps. Thérèse lui tourne le dos, va au miroir.) Compliments ! (Laurent va à elle. De nouveau, le duel s'engage, les voix deviennent basses, haletantes. La fille se coule hors du lit, se traîne au long des murs vers la porte. Ils ne s'en occupent pas.)

LAURENT. — D'où viens-tu ?

THÉRÈSE. — Et toi ?

LAURENT. — Tu sens l'alcool, le mauvais tabac.

THÈRÈSE. — Tu sens la fille.

LAURENT. — Je t'ai suivie... Place Saint-Michel, tu t'es arrêtée à un café. Tu t'es assise au milieu des garces et des étudiants. Je les ai entendus te tutoyer, rire, avec des rires ignobles...

THÉRÈSE. — Alors pourquoi me demandes-tu d'où je viens ?

LAURENT. — Toi aussi, tu riais...

THÉRÈSE. — Après ? Ce sont mes amis.

LAURENT. — Des gouapes ?

THÉRÈSE. — Je les préfère aux... (Elle s'interrompt. Il se rapproche, sans gestes.)

LAURENT. — Prends garde... J'étais debout de l'autre côté de la place, sous une porte cochère... J'ai failli aller là-bas, te calotter devant tout le monde !

THÉRÈSE. — Tu aurais dû le faire, ç'eût été drôle. Mais j'oubliais que tu es un lâche.

LAURENT. — Non. Seulement, je ne t'aime plus

THÉRÈSE. — Tu crois m'apprendre du nouveau ? Est-ce que je t'aime ? Laisse-moi passer !

LAURENT. — Moi, je ne le savais pas encore...

THÉRÈSE. — Tu n'as jamais eu l'esprit vif !

LAURENT. — ... Quand tu es passée devant moi, au bras de cet homme, j'ai cru que je t'aimais toujours... Je ne t'ai pas tuée.

THÉRÈSE. — Bah ! Tu me tueras ! Où ce sera moi ! Comment veux-tu que cela finisse ! (Elle chantonne : *Marinette avait un amant...*)

LAURENT. — Tu es ivre.

THÉRÈSE. — Moins que toi. Je ne peux pas... Heureusement, il y a le plaisir. Mais on se lasse aussi du plaisir...

LAURENT. — Qu'allais-tu chercher dans ce bouge, rue Saint-André-des-Arts ? Tu as fermé la fenêtre au troisième étage. Il y avait des rideaux rouges. Derrière toi, cette espèce de carabin baisait tes bras nus.

THÉRÈSE. — Un carabin ? Ce devait être Arthur. Non, c'était Gustave. Il est plus hardi. Laisse-moi donc passer. Tu veux que je crie ?

LAURENT. — Personne ne viendra. Qui ose se montrer chez toi ? La boutique pourrit.

THÉRÈSE. — Comme nous !

LAURENT. — J'ai honte... Et pourtant, j'ai ri dans cette rue, devant cet hôtel... Tu ne vis plus en moi... Tu es morte...

THÉRÈSE. — Si tu t'amuses, moi aussi.

LAURENT. — Tu as de la boue jusqu'au corsage. Tu pues le parfum à 20 sous. Pendant que tu traînais tes volants les passants se retournaient sur toi.

THÉRÈSE. — Tu es mon mari. Donne-moi de l'argent : je prendrai un fiacre. Allons, écarte-toi à la fin ! Est-ce que je te demande quelque chose quand tu rentres avec ces vêtements usés, cette bouche lasse ? Si tu pouvais ne pas revenir...

LAURENT. — Ne me brave pas...

THÉRÈSE. — Toi non plus... (Ils se fixent. Un temps. Durant cette scène, la fille, sans les quitter des yeux, a rassemblé son pauvre chapeau, son réticule, avec des gestes tremblants... Elle s'est levée, elle rase les murs... Elle s'en va... Thérèse l'aperçoit comme elle passe dans la boutique. Elle rit insolemment. Elle avise le misérable boa resté sur la table, le lui jette.) Vous oubliez ça ! (Encore un rire. Elle est entrée dans le placard-cabinet de toilette. La porte claque. La fille ramasse lentement son boa, le met autour du cou. Laurent fait un mouvement pour suivre Thérèse, puis il rappelle la fille, va à elle, lui donne de l'argent.)

LAURENT. — Tiens, prends. (Elle laisse couler les billets de sa main ouverte.)

LA FILLE. — Ce n'était pas de l'argent que je voulais...

Elle remet son chapeau, maladroitement, et s'en va par le fond de la boutique. Laurent, contre la cheminée, a la tête dans ses mains. Noir. La lumière sur le passage. La fille passe le dos courbé, la tête basse, lentement... La lumière baisse et remonte sur la chambre et le...

DOUZIÈME TABLEAU

Comme au troisième de la première partie, c'est la partie de dominos. Dans les mêmes poses, voici les joueurs, assis aux mêmes places autour de la table, les mains sur le carré rouge, sous la lampe. Rien n'a changé. Le fauteuil bleu de Camille, seulement, est vide. Plus de fleurs. La couronne de mariée a repris sa place, sur la cheminée, entre les deux vases vides. Feu de bois.

La boutique, elle, est noire, tachée de vert. On devine l'empoussièrement, l'abandon, les taches des grandes toiles d'araignée qui emprisonnent progressivement les objets : cartons, bonnets, mannequin. Ce dernier montre son osier comme une carcasse curée. L'humidité baigne la pièce d'une buée permanente. Au dernier tableau, Mme Raquin seule et les trois visages y poseront une blancheur. Ce sera la victoire de l'ombre...

Thérèse, maintenant, est sans chapeau ; Laurent de même, et sans paletot. Tous deux très « chez soi », « braves gens », « bon couple ». Une gaieté de masques. Mieux éclairés, on voit qu'ils ont des faces ravagées, des lividités de somnambules. Des tics chez Laurent. Chez Thérèse, un désespoir sombre, parfois ricanant, batailleur, passant à la petite fille traquée, toute une comédie plus ou moins consciente, et qui est son moyen instinctif de défense contre la peur...

Immobile au milieu de tous, la présence effrayante de Mme Raquin, dont les yeux vivants parlent...

MM. Michaut et Grivet, semblables à leur sottise première.

Un grand temps.

Bruit de dominos.

Puis...

MICHAUT. — J'en demande.

GRIVET. — Ah ! Ah !

MICHAUT. — Quoi : Ah ! Ah !

GRIVET. — Piochez ! Vous êtes sur une mauvaise pente, monsieur Michaut ! Vous êtes sur une mauvaise pente !

MICHAUT, mauvais joueur. — Et vous ? Il n'y a pas cinq minutes, vous avez pioché deux fois !

GRIVET. — Peut-être. Mais j'ai replacé tout de suite.

MICHAUT. — Où ça ?

GRIVET. — Où ça ? Sur le trois de Mme Laurent.

LAURENT. — Thérèse ! Thérèse !

THÉRÈSE, réveillée. — ... Oui ?

LAURENT. — Tu n'es pas au jeu ! Fais donc attention. C'est agaçant.

GRIVET, à Mme Raquin. — Ma bonne amie, je joue pour vous. (Aux autres, bas :) Observez bien. Je devine tout ce qu'elle veut. (A Mme Raquin :) Le cinq ? C'est parfait. Je mets le cinq. Nous les battrons, je vous le dis ! Nous les battrons ! (Derechef, aux autres :) Qu'est-ce que je disais ? Je lis dans ses yeux !

MICHAUT. — Vous trouvez ? Tout à l'heure, elle désirait son mouchoir. Vous lui avez apporté son parapluie !

GRIVET. — Qui vous dit qu'elle ne désirait point l'un et l'autre ?

MICHAUT. — Vous extravaguez. Elle me regarde...

GRIVET. — Non. Moi.

MICHAUT. — Moi. Voulez-vous quelque chose, madame Raquin ?

GRIVET. — Attendez donc... (A Mme Raquin :) Un tabouret ?

MICHAUT. — Vous voyez bien que non.

GRIVET, de même. — Votre chat François ? C'est cela, n'est-ce pas ?

THÉRÈSE. — François est mort. On lui a cassé les reins.

MICHAUT. — Oh ! Et vous savez qui ?

THÉRÈSE. — Une brute...

LAURENT, évidemment « l'auteur ». — N'en parlons plus, veux-tu ? Je suis aussi peiné que toi... Mais une bête est une bête...

GRIVET. — Au fond !... (A Laurent :) A vous, mon cher.

THÉRÈSE. — Toute une nuit il s'est traîné sur le vitrage. J'ai encore ses cris dans l'oreille.

MICHAUT. — Vous êtes sensible. Moi aussi, malgré l'apparence. Croiriez-vous que j'entends encore les hurlements d'une mère dont on avait assassiné le fils ? C'est être un brin sentimental. Je m'en accuse. D'ailleurs, pourquoi ces cris-là et pas d'autres ?

THÉRÈSE. — Il avait appartenu à Camille...

GRIVET. — Ceci vous honore. Mais, à la place de Laurent...

THÉRÈSE. — Laurent n'est pas jaloux...

LAURENT. — Tu crois ?

GRIVET. — Hé, il se sait aimé !

LAURENT. — Voilà ! (A Thérèse :) A toi, mon amour...

GRIVET. — Quels tourtereaux ! Ah ! je vous envie ! Si j'avais vingt ans de moins... Et vous, monsieur Michaut ?

MICHAUT. — Il n'y a qu'une Thérèse Raquin.

GRIVET. — Eh oui ! (A Laurent :) Et vous nous l'avez prise ! Veinard ! (A Mme Raquin :) C'est à nous. (Il s'absorbe dans son jeu, inutilement.)

MICHAUT. — Ah ! Ah ! Piochez !

GRIVET, il repioche à regret. — Au reste, on n'est point jaloux d'un mort ! (A Mme Raquin :) Le quatre ! Et du premier coup ! Nous avons de la chance !

THÉRÈSE. — Les morts sont des amants terribles...

GRIVET. — En tout cas, une maîtresse invisible ne me dirait rien ! Je goûte les réalités !

THÉRÈSE. — Ils ne sont pas toujours invisibles...

LAURENT. — Je t'en prie, Thérèse... Tu attristes nos amis... Joue donc.

THÉRÈSE. — N'est-ce pas, monsieur Michaut ?

MICHAUT, important. — Ma foi, je me rappelle un fait curieux...

LAURENT. — Double six !

GRIVET. — Bravo !

MICHAUT. — ... Par un soir de première neige, comme cette nuit...

LAURENT. — Le punch, Thérèse !

Elle le regarde. Enfin, elle se lève, va prendre un grand bol de métal argenté qui chauffe devant le feu, allume l'alcool, cependant que...

GRIVET, il se frotte les mains. — Le punch est une idée d'artiste ! Je ne regrette plus que vous ayez abandonné la magnifique carrière qui vous attendait dans l'administration. (Il se penche vers Laurent. Plus bas :) Entre nous, dans vos ateliers, le buvez-vous sur le sein d'une jolie fille ?

MICHAUT, de même. — Ou dans une tête de mort ?

LAURENT. — Ma foi, je l'ai toujours bu dans un verre. (Michaut et Grivet sont déçus.)

MICHAUT. — Vous êtes moderne. De mon temps... (Thérèse s'avance vers la table, portant le punch. Grivet s'agite, baisse la mèche de la lampe, applaudit.)

GRIVET. — Brava ! Brava ! Je baisse la lampe — pour l'ambiance ! Hein, grand peintre ? Voyez donc Mme Raquin ! Elle est ravie ! (A Thérèse :) Ah ! madame Laurent, comme on est bien chez vous !

Il s'étale. Il fredonne : *le Vieux Célibataire*. On tend les verres. Laurent verse le punch. Au milieu de la table, l'alcool jette un feu bleu qui farde étrangement les visages.

THÉRÈSE. — N'est-ce pas ? (Elle reprend sa place.)

LAURENT. — Buvons ! Monsieur Grivet, je vous oublie !

Exclamations, rires de Grivet. Thérèse fixe Michaut. Elle a la tête entre ses mains, appuyées sur ses coudes.

THÉRÈSE. — Monsieur Michaut, j'attends votre histoire.

LAURENT. — Laisse-nous donc tranquilles ! Pas d'histoires tristes !

THÉRÈSE. — Pourquoi ? Je suis très gaie ce soir. (A Michaut :) J'écoute.

GRIVET. — Ce que femme veut... (A Mme Raquin :) Hein, ma bonne ? (Un temps. Michaut est ravi de son importance. Il boutonne sa redingote. Ainsi éclairé, il ressemble plus que jamais à Javert. Mais à un Javert déterré.)

MICHAUT. — Voici. Je faisais un stage dans le Vivarais. C'était au temps de ma jeunesse. Il était minuit, j'étais encore à mon bureau. Il neigeait. Vous voyez cela : une petite rue de province, les bourgeois couchés, le crieur qui passe, en sabots, avec sa lanterne... J'allais partir lorsque j'entendis des pas de chevaux. Je regardai par la fenêtre. Des gendarmes m'emmenaient deux ombres, à pied, attachées de cordes, deux blocs de neige qui se traînaient : un homme, une femme. De près, des corps inhabités, des sortes de bêtes farouches. On me les conduisait ainsi depuis leurs montagnes. Les gendarmes me dirent que c'étaient des amants et qu'ils avaient tué.

THÉRÈSE. — Qui ?

MICHAUT. — Le mari, naturellement. Rien de plus banal. Mais j'étais jeune, je vous l'ai dit, j'étais curieux. Je m'enfermai avec ces brutes. D'abord, je n'en obtins rien. A la fin, ils parlèrent. C'étaient eux qui s'étaient livrés.

THÉRÈSE. — Eux ?

LAURENT. — On les soupçonnait ?

MICHAUT. — Personne ! C'est là l'étrangeté. Figurez-vous que ces malheureux se croyaient poursuivis par le spectre de leur victime ! Une vraie fable antique ! Ma parole, ils n'en pouvaient plus.

Le mort mangeait à leur table, couchait avec eux, dans leur lit... Bref, à présent ils se haïssaient.

GRIVET, pouffant. — Dans leur lit !

LAURENT. — ... C'étaient des êtres primaires... Un couple civilisé, normal, eût agi autrement...

MICHAUT. — Croyez-vous ? Dans tous les cas, je les ai vus mourir. On dressait la guillotine en face de leur chaumière. C'était ma première exécution. Je me souviens qu'ils se regardèrent, devant le couteau...

GRIVET. — Brrrr ! (Un temps.)

THÉRÈSE. — ... Un soir de neige, comme celui-ci...

MICHAUT. — Oui...

THÉRÈSE. — Ils n'en pouvaient plus... (Un petit temps que Laurent coupe net, d'un rire forcé.)

LAURENT. — Assez ! Au jeu !

MICHAUT. — Hé, c'est vrai. Il va être 11 heures.

LAURENT, même ton. — J'en demande ! (Il remue les dominos.)

GRIVET. — ... Tiens !

MICHAUT. — Quoi ?

GRIVET. — Il avait raison... Je ne m'étais jamais rendu compte... Les dominos font un bruit d'os !...

MICHAUT. — Qu'est-ce que vous dites ?

GRIVET. — Vous ne vous rappelez pas ?... Ce pauvre Camille... Au dernier jeudi... Juste avant Saint-Ouen...

LAURENT. — Eh bien ?

GRIVET. — Eh bien, il a fait cette remarque-là... Et il a même dit autre chose, je me souviens... Il a dit : « Vous serez tous là... Mais je reviendrai... Je m'assiérai dans mon fauteuil... Et, dans le silence, je ferai un petit bruit d'os... Pour accompagner les dominos... » (Thérèse se lève, va à la cheminée, fixe le feu. Laurent va la rejoindre.)

LAURENT. — Thérèse... (Grivet demeure stupide. Michaut hausse la lampe. La table reprend son éclairage normal.)

MICHAUT. — Jouons.

GRIVET. — Qu'est-ce que... ?

MICHAUT, de même. — Vous avez fait une gaffe... Et devant la mère...

GRIVET, il lorgne timidement Mme Raquin. Elle a fermé les yeux. — Je ne croyais pas... Enfin ! a-t-il dit, oui ou non...

MICHAUT, haut. — Blanc partout !

GRIVET. — Hé !

MICHAUT. — A vous.

GRIVET. — A moi ? (Michaut opine énergiquement de la tête. Ahuri :) Bon. (Il annonce :) Quatre...

Laurent revient, tenant Thérèse par le bras, soi-disant par tendresse, en réalité, parce qu'il a peur qu'elle crie ou qu'elle tombe, et aussi parce qu'il exige sa présence à table.

LAURENT. — ... Excusez-nous...

GRIVET. — Je suis navré

LAURENT. — Vous aviez raison, monsieur Grivet...

GRIVET. — Ah... ?

LAURENT. — Nous n'aurions jamais dû oublier... Je vous demande de lever ensemble notre verre à la mémoire de Camille... (Michaut et Grivet se dressent avec solennité.) Thérèse... (Il lui met son verre dans la main, hausse gravement le sien.) A Camille !

MICHAUT et GRIVET, l'imitant. — A Camille !

Ils boivent. Thérèse les suit, avec une seconde de retard. Elle porte le verre à ses lèvres, ne boit pas. Elle a peine à reposer le verre sur la table. Ses yeux sont dilatés, ses dents serrées. Laurent, qui se maîtrise encore, l'observe, la maintient, sans que les autres s'en aperçoivent. Un temps. On se rassoit avec non moins de solennité. Mais, auparavant, Michaut présente à Laurent sa main largement déployée.

MICHAUT. — Touchez là. Vous êtes antique.

GRIVET, il s'essuie les yeux. — On devrait les peindre ! (Il regarde Mme Raquin.) Mme Raquin pleure !

MICHAUT, il s'est assis. — Il y a de quoi.

GRIVET. — Buvons donc, ma bonne ! Cela soutient ! (Il en profite pour se resservir.)

MICHAUT. — Elle me fixe encore... Il est certain qu'elle veut quelque chose... (A Mme Raquin :) Que désirez-vous, chère dame ?

GRIVET. — Parlez ! Enfin... Non... Je veux dire... Je vais deviner...

MICHAUT, commissaire de police. — Silence ! J'interroge ! (Il se tourne vers Mme Raquin. Voix de Cour d'assises.) Madame Raquin... Oui... Regardez-moi. C'est cela. Dans les yeux. Jurez de dire la vérité, toute la vérité... Je m'exprime mal : avez-vous froid ? Trop chaud ? Faim ? Soif ? Etes-vous mal à l'aise ? (A Thérèse :) Madame, veuillez observer votre tante. Vous qui la connaissez bien... Remarquez sa respiration... (A Mme Raquin, haut :) Ne vous troublez pas !

MICHAUT, de même. — Faites un effort. De toute votre énergie. Si vous voulez quelque chose...

GRIVET. — Elle ferme les yeux... Elle est épuisée...

LAURENT. — Mais rien... La pauvre femme ne veut que se reposer... Qu'en dis-tu, Thérèse ?... (Elle ne répond pas. Mouvement vers Mme Raquin.) Je vais...

MICHAUT, geste impératif. — Attendez !... Elle ouvre les yeux... Elle bouge la main...

LAURENT. — Elle bouge... ?

MICHAUT. — Regardez... La droite... Imperceptiblement... Elle la hausse... Encore... Encore...

GRIVET, un cri. — J'ai compris ! Elle me fait signe ! Elle voudrait me serrer la main !

MICHAUT. — Chut ! (Il va se placer à côté d'elle. Ils restent là, sans paroles, les yeux fixés sur la terrible main blanche de l'infirme qui se pose, après des efforts saccadés, au centre du tapis rouge.)

MICHAUT. — Elle la met sur la table... Sa face est baignée de sueur...

GRIVET. — Elle va se tuer ! (A Mme Raquin :) Vous vous exténuez, ma bonne ! Il n'en fallait pas tant ! Je vous la serrerai bien sans cela !

MICHAUT. — Ses doigts remuent... Peut-être veut-elle saisir quelque objet... ? (Grivet empoigne la main de Mme Raquin et la secoue.)

GRIVET. — Tenez !

MICHAUT. — Monsieur Grivet !

GRIVET. — Mais elle m'appelle !... Oh !... Elle écrit !

LAURENT. — Comment ?

GRIVET. — Regardez !

LAURENT. — C'est un spasme... Une nouvelle attaque...

MICHAUT. — Non, non. C'est parfaitement raisonné... Elle sait bien ce qu'elle fait, croyez-moi...

(A Mme Raquin :) Courage, madame Raquin ! Vous voulez écrire? C'est cela? (A Laurent et Thérèse:) Voyez sa main... Elle répond oui...

LAURENT. — C'est une plaisanterie... Je ne permets pas...

MICHAUT. — Rassurez-vous. J'interromprais l'interrogatoire si l'urgence se faisait sentir ! (A Mme Raquin :) Voyons... Il me semble que voilà un T majuscule... ?

GRIVET. — Oui ! Est-ce drôle !

MICHAUT, de même. — Prenez votre temps... Ménagez-vous... (Il déchiffre.) T... H... E... E...

GRIVET. — Non. R ! — T H E R... Parbleu ! C'est THERESE !

MICHAUT, toujours à Mme Raquin. — Oui ? (A Thérèse :) C'est THERESE !

GRIVET. — Attention! Elle continue! E... E... E... (Aux autres :) Qu'est-ce que ça veut dire ?

LAURENT. — Mais vous le voyez bien ! Rien !

MICHAUT. — Un instant... E... E... Mais non. Pas E ! T... Cela fait ET !

GRIVET. — ET ?

MICHAUT. — THERESE ET... (Mme Raquin laisse retomber sa main.)

GRIVET. — Elle n'en peut plus ! Est-ce dommage ! (A Mme Raquin :) Allons donc ! Allons donc, ma bonne ! Vous touchez le poteau !

MICHAUT. — Elle reprend !... L... A... U... (A Laurent :) Je crois que c'est LAURENT !

LAURENT. — Allons donc...

MICHAUT. — Mais si... Patience... Ses doigts glissent, s'accrochent... Elle est à bout de forces, évidemment...

LAURENT. — Justement... Il est criminel...

MICHAUT, à Mme Raquin. — ... O... N... T, n'est-ce pas ? ONT ?

LAURENT. — Monsieur Michaut ! Pour la dernière fois !...

MICHAUT, de même. — Eh bien... Nous attendons, chère madame... LAURENT ET THERESE ONT ?...

GRIVET, tendu, ainsi que Michaut. — ONT ? Ah ! nom d'un petit Mouzaïa ! Elle ne bouge plus !

MICHAUT. — Elle ferme à nouveau les yeux... Elle a de grosses larmes...

GRIVET. — Sa main est comme une pierre...

MICHAUT. — C'était le dernier effort... (A Mme Raquin :) Mais nous vous avons compris, chère dame. Rassurez-vous.

GRIVET. — Parbleu ! ONT... Qu'est ce qu'ils ONT, vos chers enfants ?

MICHAUT. — ILS ONT UN CŒUR EXCELLENT. C'est cela ?

GRIVET, il tend un doigt vers le couple qui, imperceptiblement, se rapproche. — Mais non ! THERESE ET LAURENT ONT... BIEN SOIN DE MOI ! Voilà ce qu'elle a voulu dire ! Hein, ma bonne ?

MICHAUT. — Peut-être. Il est en tout cas certain que vous avez désiré ce soir, et devant témoins, rendre hommage aux vôtres, madame Raquin, les remercier de toutes leurs tendres attentions. Je vous en fais mes compliments. Voilà un exemple peu banal d'union familiale. Je le citerai. Dans ce siècle dépourvu de mœurs, il est bon de mettre en valeur la vertu. Cela honore la nation. (Il reprend haleine.) Continuons...

LAURENT. — Pardon... ?

MICHAUT. — Où en étions-nous? Monsieur Grivet, vous alliez poser le double six, je crois ?

GRIVET. — Non. Le tour était à Mme Thérèse.

LAURENT. — Thérèse... (Il la fixe. Elle veut parler.. Soudain, la crise de nerfs éclate. Et c'est une explosion de rires gémissants comme des sanglots, des rires épouvantables qu'elle ne peut refréner.. Une minute, elle reste là, sous le regard des trois hommes muets. Enfin, dans un suprême effort. elle s'arrache à la table, à la chambre, va vers la boutique, en riant toujours, par saccades. Elle s'appuie au comptoir. Elle rit.) Excusez ma femme... L'émotion... (Il court à sa poursuite, la rejoint.) Thérèse !... (Quand elle le voit s'approcher et qu'il veut lui prendre le bras, elle a une sorte de cri sanglotant et, dans une nouvelle crise de rires, elle reprend sa course vers l'escalier, monte se réfugier dans la chambre de Mme Raquin. On entend la porte battre. Les rires n'ont pas cessé. Ils s'atténuent, s'espacent. Enfin, ils s'éteignent... Laurent a fait halte au bas de l'escalier. La porte battue l'arrête, la main sur la rampe. MM. Michaut et Grivet, toujours figés, le regardent revenir. Laurent affecte un air calme, rassuré.) Ce ne sera rien... Elle va se reposer... (Lui-même s'accote au mur pour ne pas tomber. Il a un pauvre sourire.) Ah ! les femmes !...

MICHAUT. — L'organisme féminin est plus fragile que le nôtre.

GRIVET. — Hé ! Hé !

MICHAUT. — Bien qu'on ait vu jadis des représentantes du beau sexe souffrir fort longtemps la question. Et mieux que les mâles. Mais il y a toujours une seconde où leur système nerveux s'affaisse. Le philosophe doit prévoir cette seconde-là. Ne serait-ce que par prudence.

LAURENT, de même. — Je ne suis pas un philosophe, vous me pardonnerez. Je suis un mari.

MICHAUT, à Mme Raquin. — Madame Raquin, encore bravo. Comme Titus, vous pouvez dire que vous n'avez pas perdu votre journée. Je vous salue bien. (A Laurent :) Ne nous reconduisez pas. Mes hommages à Madame.

GRIVET, à Mme Raquin. — Au revoir, ma bonne. Vous nous avez fait bien plaisir ! Mais quelle devinette ! (Ils ont pris haut de forme, paletots, cache-nez, gants de laine.) A jeudi ! (Ils passent dans la boutique.)

MICHAUT, sur le seuil de la porte sur l'allée. — Ah ! mon parapluie !

GRIVET. — Et le mien !

Saluts des hauts de forme. Ils s'en vont dans le fond. Leurs pas s'éloignent. Un grand temps. Laurent n'a pas bougé. Thérèse paraît au bas de l'escalier. Elle sanglote. Sans bruit, elle passe dans la chambre, sans voir Laurent. Elle tombe aux pieds de Mme Raquin, étreignant ses genoux.

THÉRÈSE. — Pardon...

Un temps. Laurent l'entend pleurer. Il serre les dents.

LAURENT. — Lève-toi. (Elle continue à pleurer, étreint plus fort les genoux de l'infirme.) Tu l'écœures. Tu la dégoûtes. Elle te hait plus que moi.

THÉRÈSE. — Je veux mourir !

LAURENT. — Allons donc ! Tout à l'heure tu crevais de peur, oui ! A présent, tu es soulagée autant que moi ! Tu respires !

THÉRÈSE. — Tais-toi ! Je sais bien que je suis une misérable... Que je ne mérite pas de grâce... Mais, au moins, je souffre ! J'expie !

LAURENT, il hausse les épaules. — Toi ! Et tu crois que cela se paye avec des mots ?

THÉRÈSE. — Je n'ai que des mots ! (Il prend la lampe, le dossier du fauteuil de Mme Raquin et pousse l'infirme vers la boutique. Thérèse se lève.) Que fais-tu ?

Laurent continue sa marche. Ils se querellent en passant de la chambre au comptoir, où Laurent s'arrêtera, alors qu'il comptait aller jusqu'à l'escalier et, là, emporter dans sa chambre Mme Raquin.

LAURENT. — J'ai pitié d'elle.

THÉRÈSE. — Alors épargne-lui tes scènes.

LAURENT. — Commnce.

Ils sont arrivés au comptoir. Laurent va prendre Mme Raquin dans ses bras.

THÉRÈSE. — Je ne veux pas que tu la touches !

LAURENT. — Ne m'embête pas.

THÉRÈSE. — Après tout fais ce que tu voudras. Mais, moi, elle m'a pardonné, entends-tu ? Pardonné ! (Il abandonne Mme Raquin, qui, comme toujours, les regarde intensément.)

LAURENT. — ... Qu'est-ce que tu dis ?

THÉRÈSE. — Ecoute-moi bien, Laurent : je n'ai jamais aimé que Camille ! (Un temps.)

LAURENT. — ... Admirable ! Ainsi, voilà ce que tu as trouvé pour en finir, pour te séparer de moi : tu n'as jamais aimé que Camille... Et sa pauvre mère te pardonne... (Autre ton.) Dis donc tu te f... de moi ? Et moi, dans tout ça ? Moi ? Moi ? Moi ?

THÉRÈSE. — Toi ? C'est toi qui l'as tué !

LAURENT. — Avec toi !

THÉRÈSE. — C'est toi qui l'as tué !

LAURENT. — Avant de te connaître j'étais un honnête homme !

THÉRÈSE. — C'est toi qui l'as tué !

LAURENT. — Tu m'as affolé, englué !

THÉRÈSE. — C'est toi qui l'as tué !

LAURENT. — Te tairas-tu ? Mais te tairas-tu ?

THÉRÈSE. — C'est toi qui l'as tué ! C'est toi ! C'est toi ! C'est toi ! (Elle le brave. Il la gifle à la volée.) Brute ! (Il respire lourdement. Passe plusieurs fois ses mains sur son visage. Il va parler d'une voix basse, étouffée:)

LAURENT. — Je suis ce que tu m'as fait...

THÉRÈSE. — Tue-moi donc ! (Un temps.)

LAURENT. — Voilà... Nous sommes en enfer... L'enfer, c'est nous... C'est elle !... Et elle nous regardera brûler jusqu'au bout. (Il la prend aux coudes, très proche de lui. Thérèse veut lui échapper.) Inutile. Nous sommes liés, ma petite. Si tu crois que je ne t'aurais pas plantée là depuis longtemps, si j'avais pu... Seulement, voilà : impossible... Il faut que nous nous dévorions ensemble... Respirer, sortir, être heureux, tout ça ce n'est pas pour nous !... Il ne veut pas...

THÉRÈSE. — Je te hais... Tout est mesquin en toi... Même l'horreur...

LAURENT. — Moi aussi je te hais, Thérèse...

THÉRÈSE. — Quand je te regarde, je cherche sur toi ce que j'y ai mis...

LAURENT. — Tu fais encore des phrases ? Bravo.

THÉRÈSE. — Séparons-nous. Il y a peut-être un monde où nous pourrons vivre.

LAURENT. — Tu sais bien que non...

THÉRÈSE. — Alors ! (Elle s'arrache à lui, court vers la petite porte invisible, auprès de l'escalier. Il se précipite après elle, la rejoint, lui barre le chemin.)

LAURENT. — Où vas-tu ?

THÉRÈSE. — Tu le verras bien.

LAURENT. — Nous dénoncer encore ? Prends garde. Ne recommence pas ta comédie de l'autre soir. Je suis à bout... Cette fois, je ne t'arrêterai pas à la porte du commissariat.

THÉRÈSE. — Laisse-moi passer.

LAURENT. — Il est minuit... Tu veux nous donner en spectacle ? Ça t'amuse, probablement ? (Elle fait un nouveau mouvement pour passer. Il l'arrête par les poignets:) Reste là.

THÉRÈSE, se débattant. — Tu me fais mal !

LAURENT, la rejetant vers le comptoir. — Vas-tu rester là ! (Un temps.)

THÉRÈSE. — ... Je voudrais que tu te voies...

LAURENT. — Inutile, je te regarde...

THÉRÈSE. — As-tu peur, hein ? Tu es capable de courir après moi, dans la rue, comme tu l'as déjà fait !... De me supplier !...

LAURENT. — Tu confonds. Si j'y allais, c'est toi qui t'accrocherais à mes genoux !...

THÉRÈSE. — Essaie. (Un temps. Ils se fixent sauvagement. Il fait un mouvement violent pour sortir et s'arrête devant l'escalier, dos au public. Il baisse la tête... Elle a un rire bas, insultant:) ... Et j'ai pu croire encore que tu irais ...

LAURENT. — Assez...

THÉRÈSE, de même. — ... Ah ! Ah ! l'amant viril !... Le songe que je m'étais fait... Et dont j'ai vécu... Le voilà !...

LAURENT. — Assez, je te dis...

THÉRÈSE, de même. — Tu ne tiens même plus debout... Tu es une loque... En Cour d'assises, tu aurais cette figure-là, tiens, entre deux gendarmes... J'ai envie de cracher sur toi... Et je me suis donnée à ça ! A ça ! A ça ! (Il la prend à la gorge. Un temps. Avec un dégoût désespéré. Bas :) Ah !... Je te voudrais mort...

LAURENT, il la lâche, regarde fixement devant lui. — ... Tu as raison...

Titubant, il s'en va, passe dans la chambre, entre dans le cabinet de toilette et s'enferme.

THÉRÈSE, elle reste un instant figée... Bas. — Laurent... (Un peu plus fort:) Laurent... (Et, tout à coup, elle sait ce qu'il est en train de faire. Elle court, sous le regard de Mme Raquin, elle est dans la chambre, elle se rue contre la porte du cabinet de toilette, essaie d'ouvrir, n'y parvient pas, frappe à coups de poing contre la porte. Un cri:) Laurent... (Silence.) Ouvre-moi... Ouvre-moi, Laurent !... Tu as de l'acide prussique sur toi, je le sais !... Je te dis que je le sais !... Tu l'avais acheté pour moi ! Tu voulais me tuer ! Comme je voulais te tuer !... Oui, nous en sommes là ! C'est nous qui en sommes là !... Mais tout peut se sauver encore... Je t'aime ! Je ne veux pas que tu meures !... Pas sans moi !... Pas sans moi !... Ouvre-moi !... (Un temps. Elle sanglote, le visage contre la porte, frappant encore de ses deux mains. La porte s'ouvre lentement. Laurent paraît, très pâle, les poings serrés. Très bas :) Laurent...

LAURENT, de même. — ... Laisse-moi...

THÉRÈSE. — ... Ce n'est pas vrai ?... Ce n'est pas possible... ?

LAURENT. — ... Je ne veux pas... crever ici... dans ce passage... (Il se tient aux murs. Il gagne, avec difficultés, des arrêts nombreux, la boutique. En marchant,

il ouvre sa chemise, arrache sa cravate. Presque titubant, il se dirige vers la rampe. Mais il ne peut plus marcher, s'arrête près du comptoir, près de M^me^ Raquin, s'y cramponne, les jambes chancelantes, la tête baissée... Thérèse, les bras presque étendus, l'a suivi, les yeux fixés sur lui, haletante... Quand elle est près de lui, elle avance la main:) Ne me touche pas !...

THÉRÈSE. — Qu'est-ce que tu as dans la main ?... Mais donne donc ta main !... (Elle lui a ouvert la main de force, elle prend le petit flacon.) Tu as fait ça...

LAURENT. — Je t'échappe...

THÉRÈSE. — ... Tu m'as laissé ma part...

Il tente, une dernière fois, de marcher... Mais il se raccroche au comptoir, et, n'ayant plus la force de se retenir, il tombe aux pieds de M^me^ Raquin. Thérèse se jette sur lui, se couche sur lui, prend sa tête entre ses mains, la hausse jusqu'à sa bouche.

THÉRÈSE. — Au secours... Laurent... Laurent, regarde-moi !... Nous nous sommes aimés, Laurent !...

LAURENT. — Tu pleures...

THÉRÈSE. — Je t'en supplie !... Que notre départ soit beau ! Beau comme l'amour !...

LAURENT. — Je ne sais même plus ton nom...

THÉRÈSE. — Je m'appelle Thérèse !...

LAURENT. — Thérèse ?...

THÉRÈSE. — Rappelle-toi ?... La première fois que tu m'as vue j'avais une robe noire, avec un liséré blanc...

LAURENT. — Une robe noire ?...

THÉRÈSE. — Tu as tué pour moi !... Tu m'as adorée !...

LAURENT. — Toi ? (Elle le hausse encore, sa bouche près de sa bouche.)

THÉRÈSE. — Mon bien-aimé !

LAURENT. — Je ne te vois plus...

THÉRÈSE. — Mon amant !

LAURENT. — Je ne t'entends plus...

THÉRÈSE. — Laurent !

LAURENT, son visage s'éclaircit, il a un sourire de jadis. — ... Thérèse ? Ah ! oui... Je te reconnais... Je t'aime... Mais tu es la mort... (Graduellement, sa voix s'est éloignée.)

THÉRÈSE, sur sa bouche. — L'amour !...

Silence. Elle le fixe éperdument, l'étreignant toujours. Elle voit qu'il est mort, appuie ses lèvres sur les siennes. Lentement, elle repose la tête de Laurent sur le sol. Le regard de M^me^ Raquin pèse sur elle. A son tour, elle se redresse, la regarde. Sans la quitter des yeux, elle se lève. Un temps. Les deux femmes se fixent. Puis Thérèse va à la lampe, se penche, examine le flacon, le hausse, dos au public. Dans son cerveau, l'orgue de Barbarie du passé tourne sa valse mélancolique. Elle boit. Lentement, sa main laisse retomber le petit flacon. Elle tourne une fois, deux fois. Sa danse fantomatique encercle M^me^ Raquin, dont le regard terrible ne la quitte plus. Soudain, elle se fige, face au public, dans son pas inachevé. D'un jet, elle tombe en avant. « Et la bouche de la jeune femme heurte, sur le cou de Laurent, la cicatrice laissée par les dents de Camille. » L'orgue de Barbarie s'interrompt net avec le souffle de Thérèse. M^me^ Raquin sourit. Le rideau de tulle descend lentement, comme un brouillard.

Un instant encore, on distingue, embué, à travers les petits carreaux de la boutique, le trio tragique. Couleur de neige, avec son bonnet, son fichu, son visage blanc, se hausse maintenant, victorieuse, son ombre géante derrière elle grandissant démesurément, assise droite, les yeux ouverts sur le ciel, au delà du Passage, le couple des amants à ses pieds, dans la flaque de lumière verte, M^me^ Raquin.

Et, aussi lentement que le premier, descend à son tour, le

RIDEAU

THÉRÈSE RAQUIN DEVANT LA CRITIQUE

J'AI été pendant un an dévoré de scrupules, mais vous m'avez convaincu, écrivait, en avril dernier, Jacques Emile-Zola, fils du génial auteur des ROUGON-MACQUART à Mme Marcelle-Maurette, qui lui avait demandé l'autorisation de porter à la scène une nouvelle adaptation de THÉRÈSE RAQUIN. Et il ajoutait :

« *Je ne regrette pas de vous avoir laissé tenter cette dure partie, car j'ai l'impression que vous avez gagné. Il y a toujours une bataille à livrer quand il s'agit d'Emile Zola, l'envie et la haine ne désarmant pas. J'admire votre courage et l'ardeur qui anime vos articles. Pour ma part, j'ai été conquis par l'exactitude de votre adaptation et la compréhension de la pensée de mon père. J'ai été séduit par une mise en scène digne de Manet et par vos admirables interprètes. C'est à moi de vous remercier pour le fervent hommage que vous rendez à la mémoire de mon père...* »

De son côté, Jean Leblond-Zola, petit-fils du romancier, écrivait peu après à l'auteur de cette nouvelle adaptation :

« *En réservant à ma femme et à moi deux fauteuils pour assister à la représentation de* THÉRÈSE RAQUIN, *vous ne pouviez me faire un plus grand plaisir. Vous l'avouerai-je ? En m'asseyant, j'avais une certaine appréhension et je considérais mes voisins un peu comme des adversaires dont il fallait vaincre le parti pris et je ne sais quelle craintive réserve.*

» *Or, moi, qui n'ignorais rien du sujet de* THÉRÈSE RAQUIN, *j'ai été pris, j'ai été secoué. Après le deuxième acte, j'étais prêt à murmurer comme le fit une spectatrice :* « *Comment cela va-t-il finir ?* » *A la fin, en partant, au milieu d'un public aux yeux fixes, j'avais un léger tremblement et j'ai retrouvé le même frisson qui, dans ma jeunesse, m'avait saisi lorsque, pour la première fois, je lus* THÉRÈSE RAQUIN. »

Puis, après s'être étonné que certains jeunes critiques aient manifesté du désappointement et se soient livrés à un dénigrement systématique, M. Jean Leblond-Zola concluait :

« *En voyant les yeux brillants, les attitudes contractées des spectateurs, en entendant leurs applaudissements et leurs acclamations, j'ai compris que vous aviez enlevé votre public et que Thérèse Raquin prend sa place aux côtés de Mme Bovary et d'Anna Karénine parmi la famille des femmes rêveuses et déracinées...* »

L'entreprise tentée par Mme Marcelle-Maurette était, il est vrai, hérissée de difficultés et l'on pouvait se demander, comme le fit M. François de Roux, si l'heure était « bien choisie pour ressusciter THÉRÈSE RAQUIN ». C'était la question que posait le critique de *l'Epoque* après avoir situé le thème de Zola dans son cadre historique :

« *La publication de* THÉRÈSE RAQUIN, disait-il, *date de décembre 1867. Zola n'avait pas encore vingt-huit ans. C'est dans la préface de ce livre qui le fit connaître dix ans avant* L'ASSOMMOIR, *dont le succès est resté légendaire, que l'on put lire, employé pour la première fois sous sa plume, le mot* naturalisme. *C'est à propos de* THÉRÈSE RAQUIN *qu'il commença à défendre dans la presse les théories littéraires de son école.* THÉRÈSE RAQUIN *représente aujourd'hui pour nous l'un des premiers maillons de la chaîne naturaliste.* »

M. J.-J. Gautier, de son côté, avait souligné dans *le Figaro :*

« *Il y a dans le roman de Zola une violence, une âpreté dont nous pouvions sourire, mais l'ensemble est traité par un homme sincère. Parce qu'il était de son temps, il prenait pour de la force son brutalisme, trop littéraire, certes. En tout cas, il parvenait à réaliser une certaine concentration dramatique...* »

Le critique du journal *le Pays* ne devait pas être loin, sans doute, de penser comme MM. François de Roux et J.-J. Gautier. Aux questions que posaient implicitement ses deux confrères, il répondait :

« *Il fallait beaucoup de courage, de tact, de métier et, pour tout dire, de talent pour porter à la scène (après Zola qui en fit une pièce en 1873) cette* THÉRÈSE RAQUIN. *Disons vite que Marcelle-Maurette a pu réunir ces exceptionnelles qualités et mener à bien une tâche entre toutes difficile...* »

C'était aussi l'avis de M. Jacques Sinçay, de *l'Intransigeant,* qui écrivait :

« *L'adaptation de ce roman de Zola est adroite et Marcelle-Maurette qui l'a signée tire toutes ses épingles de ce jeu dramatique. Tout au plus peut-on lui reprocher d'avoir choisi une coupe en douze tableaux, plus facile pour découper un roman...* »

Dans la revue *Hommes et Monde,* M. Robert Bourget-Pailleron, après avoir reconnu que la nouvelle adaptation était restée « à peu près fidèle aux intentions du créateur », montrait au contraire comment la technique utilisée par Mme Marcelle-Maurette l'avait servie :

« *Une suite de tableaux, dont quelques-uns fort courts et limités à de brèves répliques, nous met dans l'air d'une époque ou d'une action. Cela tient du cinéma et, par moments, de la simple photographie. Appliqué à Zola, qui faisait si souvent appel aux réactions sensorielles du lecteur, le procédé trouve de bons éléments de réussite. Est-ce à dire qu'il satisfasse toujours ? Il faut s'y faire et entrer dans le jeu...* »

De même, M. Maxime Belliard (*France Libre*) remarquait :

« Mme *Marcelle-Maurette, dans un adroit raccourci, nous a donné l'essentiel du roman : elle a fait la description du remords, du bonheur devenu impossible par l'obsession du crime. Il se trouve, en effet, que ces deux criminels ont une conscience. Voilà ce que Zola a voulu. Et la vieille mère paralytique, clouée dans son fauteuil, ayant, au cours d'une discussion violente entre les nouveaux époux la révélation du forfait, et gardant l'œil fixe et impitoyable, est comme la Justice poursuivant le Crime...* »

... La place manque ici pour reproduire des extraits, même brefs, de la presse de province et de l'étranger. Car on sait que la Compagnie Marie Bell a fait triompher THÉRÈSE RAQUIN aussi bien en Amérique du Sud que dans nos principales villes. Mais que ce soit à Paris ou ailleurs, l'unanimité, en tout cas, s'est faite sur la qualité exceptionnelle de l'interprétation. M. Bourget-Pailleron, que nous citerons une fois encore, résume fort bien l'impression générale de la critique lorsqu'il dit :

« *M. Jean Chevrier, qui joue Laurent, entre avec beaucoup de vigueur dans la peau de ce séducteur dominé par ses appétits. M. José Squinquel figure avec beaucoup d'âpreté un Camille Raquin promis dès le début à la mort. Mme Marie Bell, en Thérèse, montre bien ce profil* « *d'une blancheur* » *mate, troué d'un œil noir large-* » *ment ouvert et comme écrasé* » *sous une chevelure sombre* » *tel que l'a vu Zola. Elle s'affirme tout instinct, avec une véhémence et un cynisme virulents. Mme Catherine Fonteney a mis toute sa sûreté et son intelligence de la scène dans le personnage de la mère...* »

Laurent Mme Raquin Thérèse

Grivet Laurent Thérèse
Mme Raquin Michaut

6 LAURENT, à Thérèse. — *Marche !...* (DEUXIÈME PARTIE, NEUVIÈME TABLEAU.)

7 MICHAUT. — *C'est Thérèse !* (TROISIÈME PARTIE, DOUZIÈME TABLEAU.)

8 THÉRÈSE. — *Je te voudrais mort.* (TROISIÈME PARTIE, DOUZIÈME TABLEAU.)

9 LAURENT. — *Je te reconnais... Tu es la mort...* (TROISIÈME PARTIE, DOUZIÈME TABLEAU.)

10 THÉRÈSE. — *L'amour !...* (TROISIÈME PARTIE, DOUZIÈME TABLEAU.)

Laurent Thérèse

Thérèse Laurent

Laurent Thérèse Mme Raquin

Photographies " France-Illustration " et J. Mourreau.

CONSERVEZ ET COLLECTIONNEZ

France
ILLUSTRATION
LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

avec

une reliure mobile **ACLÉ** Brevetée FRANCE et ÉTRANGER

spécialement conçue à cet effet

Modèle pour une année . . . . . **330 fr.**

Clefs de montage, utilisables pour plusieurs reliures, la paire . . . . . **42 fr.**

(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)

Pour une reliure. . . . . **100 fr.**

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

Fondateur : GEORGES OUDARD. Société Nationale des Entreprises de Presse. Dépôt légal 4e trimestre 1948. — Imprimeur no 54. Le Directeur-Gérant : G. CAHEN-SALVADOR.